

SOUVENIRS DU DAMIER CANADIEN

(les Championnats d'Amérique)

Par Marcel Deslauriers

Note: Les textes qui suivent sont tirés de la chronique "Les secrets du damier canadien" publiés dans Le Petit Journal du 31 juillet 1949 au 30 juillet 1950. Marcel Deslauriers y raconte de belle façon ses souvenirs du damier canadien en commençant par le récit des championnats d'Amérique joués de 1909 à 1920. Cela devait sans doute servir de prélude (première époque) à un récit au sujet des titres mondiaux qui ne fut malheureusement jamais publié.

SOUVENIRS DU DAMIER CANADIEN

Le Petit Journal, 31 juillet 1949

Mes souvenirs du damier canadien se situent vers 1922, année où je fis ma première apparition au club Les Étoiles, situé rue Gilford près de De Roche. À cette époque de grands noms sillonnaient les pages sportives et c'est ainsi que dans la boxe on pouvait lire les exploits d'un Jack Dempsey, d'un Gene Tunney, Georges Carpentier, Harry Greb, au baseball d'un Babe Ruth, Ty Cobb, Tris Speaker, au golf d'un Bobby Jones, au tennis d'un Bill Tilden, René Lacoste, Henri Cochet, aux échecs d'un José Raoul Capablanca, d'un Alexandre Alekhine, et finalement sur le damier canadien, la grande figure de William Beauregard, d'Holyoke, Mass., champion d'Amérique, dominait car alors c'était le plus haut titre accordé au plus valeureux de ses fils. J'aurai l'occasion, plus loin, de vous exposer comment fut établi le championnat du monde et vous verrez qu'il ne fut pas obtenu par charité.

Vers cette époque (1922) le jeu de dames à Montréal connaissait un ralentissement. Non pas que les joutes fussent moins nombreuses, ni les joueurs de grande classe, plus rares, mais la domination du Franco-Américain Beauregard sur les champions canadiens, la retraite temporaire des John Gendron, Alfred Gendron, L.-O. Maillé, l'arrêt subit de la montée en flèche du sensationnel Willie Lafrance, ainsi que le manque de matches d'importance, privaient les amateurs de ces sensations fortes qu'ils venaient d'éprouver quelques années auparavant lors des rencontres qui avaient opposé tour à tour Beauregard à Alfred Gendron, Willie Lafrance à Alfred Gendron, John Gendron à Willie Lafrance, Beauregard à John Gendron, Willie Lafrance à Beauregard et L.-O. Maillé à Willie Lafrance.

Willie Lafrance, tout jeune homme, avait de 1915 à 1921, soulevé un fol enthousiasme parmi les damistes du Cercle Lafontaine où la finesse de son jeu et la profondeur de sa vision, jointes à une grande imagination, avaient créé une impression formidable. Son ascension avait été foudroyante, et fortement soutenu par J.-A. Bleau, Jean Hudon et Arthur Ready, ses principaux admirateurs, il fut opposé, en succession rapide, aux meilleurs de son temps. Mais avant d'aller plus loin, il convient de déterminer comment fut contesté le championnat d'Amérique. Avant la formation de la Ligue d'Amérique en 1909, le championnat était une chose confuse qui variait avec le

caprice de chaque prétendant et la supériorité définitive ne pouvait être établie. Le corps dirigeant nouvellement constitué prit les choses en mains et décida en faveur d'un tournoi devant réunir les sommités du damier et le vainqueur, reconnu : Champion d'Amérique. Ainsi fut fait et le tournoi mit en présence les meilleurs joueurs, à quelques exceptions près. Le remarquable théoricien et problémiste qu'était C.-E. St-Maurice sortit vainqueur haut la main de cette brillante contestation et fut proclamé champion d'Amérique. Il le méritait bien car sa vision superbe et sa profonde connaissance de la technique du damier le classaient d'emblée une des plus grandes gloires du damier canadien. Son règne fut cependant éphémère car sa cuirasse était rendue vulnérable par un orgueil excessif et une intransigeance qui le rendaient peu sympathique à ses rivaux. Et cette vanité fut cause que St-Maurice, en guerre ouverte un peu avec tout le monde, dut jouer ses matches sous une grande tension nerveuse et qu'il connut peu de succès, à telle enseigne qu'après une couple de déconfitures, il n'osa plus tenter l'aventure tant l'insuccès lui laissait une ineffaçable impression d'amertume. Or voici donc que notre homme coiffé du plus haut honneur dévolu à un joueur du continent et n'ayant pas terminé encore de se gonfler la poitrine, reçut de Maisonneuve un défi en bonne et due forme du rondellet Hermas Pelletier, un joueur émérite auquel on ne reconnaissait pas toutefois, toutes les qualités désirables chez un tenant d'un titre aussi important que celui du continent Nord-Américain. Or voici ce qu'il advint.

(Le Petit Journal, 7 août 1949)

Contre toute attente, Hermas Pelletier sortit victorieux de ce match contre C.-E. St-Maurice et devint le nouveau champion d'Amérique, au grand désespoir de ce dernier qui fut plusieurs mois sans retoucher aux pions tant cet échec lui donnait la nausée. N'empêche qu'en certains milieux on assura que Pelletier n'était pas sorti vainqueur de cette épreuve par la seule vertu de ses mérites et qu'il avait reçu une aide appréciable d'un champion. La rumeur courut longtemps à l'effet qu'il y avait eu collusion entre John Gendron et Hermas Pelletier pour frustrer St-Maurice d'une victoire fortement escomptée. Mais, direz-vous, comment peut-on se mettre deux contre un dans un match aussi important ? Voilà (toujours d'après les on-dit du temps) ce fut au moyen de signaux. S'ils avaient été faits avec les mains, cela aurait paru et l'on aurait vite éventé la mèche. Mais le truc employé fut assez ingénieux sinon bien hon-

nête. John Gendron affectionnait la pipe et c'est elle qui devait transmettre les signaux. Quand il y avait du danger sur l'aile gauche, la pipe allait de ce côté, et du côté droit quand ce côté était concerné. La pipe était au centre quand un jeu intéressant pouvait y être exécuté. Elle était inclinée (comme la tour de Pise) pour une combinaison à gauche ou à droite selon le cas, de telle sorte que Pelletier pouvait se fier à la vision supérieure de John et qu'ainsi aidé, sa victoire ne peut être considérée une surprise très forte. Il est possible cependant que tout ceci soit le fruit d'une imagination trop vive de gens dépités de s'être mépris sur le choix du vainqueur.

(Le Petit Journal, 14 août 1949)

Ceci se passait vers 1911. Déjà la rumeur montait du pays voisin attestant la valeur d'un certain William Beauregard, fils d'Eddy Beauregard, ex-champion des E.-U., mais en Canada personne n'y attachait trop d'importance. Aussi quand Hermas Pelletier, tout heureux du succès qu'il venait de remporter aux dépens de St-Maurice, reçut un défi pour le titre d'Amérique de la part des partisans de ce « blanc bec », il s'empressa d'accepter. À titre de champion il pouvait exiger le déplacement de son rival et jouer le match à Montréal, mais les Américains lui avaient fait une proposition très généreuse pour aller défendre son titre chez eux. L'idée d'un voyage agréable et fourmillant de réceptions toutes plus chaleureuses les unes que les autres, l'attrait d'aller étaler son savoir aux yeux « ébahis » des Franco-américains, (il pensait avoir la partie facile contre cet « imberbe » répondant au nom de Beauregard), tout cela n'était pas pour lui déplaire.

Normalement il aurait dû s'enquérir auprès des autorités de la ligue d'Amérique pour prendre conseil et savoir si la chose leur souriait. Mais il ne pensa pas à toutes ces choses et sincère avec lui-même, un beau matin, tel un conquérant antique, il prenait le train qui devait le conduire à Holyoke, Mass., où il fut reçu à bras ouverts. Hermas avait le sourire en arrivant. Tout allait si bien...

(Le Petit Journal, 21 août 1949)

Tout continua de bien aller et Hermas fut reçu en triomphateur par les Américains qui organisèrent en son honneur plusieurs galas et réceptions dans lesquelles on buvait ferme. Pelletier ne s'en laissa pas imposer et tint le coup verre pour verre avec ses hôtes bienveillants. On était à une époque où la loi Volstead n'avait pas encore fait son apparition. Et l'on peut dire que

le gosier canadien eut un digne défenseur dans le champion d'Amérique. Mais ces consommations trop nourries eurent un effet désastreux quand le match débuta. Le jeune Beaugard, frais et dispos, eut tôt fait malgré son peu d'expérience de prendre la mesure d'un adversaire épuisé d'avoir été trop bien accueilli. Et c'est ainsi qu'Herma Pelletier revint de son incartade, la tête basse, riche de gais souvenirs mais appauvri de son titre laissé outre quarante-cinquième. La réception qui l'attendait à Montréal ne fut pas moins chaude que celle qu'il connut aux États, mais elle fut d'un genre différent. Il s'amenda, servit toutes les excuses qu'on exigeait de lui mais le mal était fait. L'honneur de Montréal (et du Canada) avait subi un accroc. Il fallait à tout prix reconquérir le titre pour relever le prestige des joueurs canadiens et c'est à Alfred Gendron qu'on confia cette grave mission. Il devait s'en acquitter honorairement.

(Le Petit Journal, 28 août 1949)

Alfred Gendron était un homme de stature imposante avec un front à la Sir Wilfrid Laurier, dont le jeu de centre formidable faisait la terreur de ses opposants et quand il plantait son piquet (un pion à 39 ou 34) son vis-à-vis ne songeait plus qu'à se commander un cercueil pour un enterrement de première classe. Son jeu de position avait frappé l'imagination de deux ardents supporteurs: Hector Beaudry, premier président de la Fédération et Félix Lacroix, un forgeron et un excellent manieur de pions. Ils décidèrent qu'Alfred était leur homme pour tenter de ramener au Canada le titre laissé à Willie Beaugard par Herma Pelletier. John Gendron, son frère, un très grand champion lui-même présida à l'entraînement d'Alfred et quand la réponse vint des États-Unis qu'on acceptait son défi pour le titre d'Amérique, il était en forme splendide. La Fédération (dans le temps la Ligue d'Amérique) ayant donné son assentiment, nos gaillards un beau jour prirent le train pour Nashua. Une réception aussi chaleureuse que celle qu'avait expérimentée Pelletier fut réservée aux délégués canadiens surtout à Alfred mais Beaudry et Lacroix veillaient et leur poulain, à son grand regret dut se coucher à bonne heure et n'absorber pour tout breuvage que de l'eau froide, du lait, du thé ou du café. Alfred était barbie. On n'était pas pour lui jouer dans les cheveux.

(Le Petit Journal, 4 septembre 1949)

Félix Lacroix et Hector Beaudry étaient des parieurs de race et leur confiance était si grande dans le barbier de St-Henri qu'ils avaient misé la forte somme sur ses chances contre le champion américain. Il s'agissait pour eux de protéger leur pari mais aussi de réhabiliter le Canada en ramenant le titre de champion d'Amérique à Montréal. Lacroix avait un bagout facile et il était reconnu dans les cercles damistes de la Métropole comme un artiste de «l'engueulade». Il sut si bien défendre les mérites d'Alfred Gendron que Beaugard ne manqua pas d'être impressionné quelque peu. Beaudry offrait à tout venant de couvrir tout pari sans égard pour le montant et cette attitude des deux mentors d'Alfred lui donnait tellement

confiance qu'elle ne pouvait faire autrement que donner de bons fruits. Le match fut très dur et Beaugard qui donnait des signes de cette puissance du très grand champion qu'il fut par la suite, annula les cinq premières joutes. La forme exceptionnelle d'Alfred Gendron devait cependant triompher en dernier ressort et quand le franco-américain se trompa dans la 6^e partie, Alfred en tira habilement parti pour décrocher la seule victoire du match et remporter le titre. On s'empressa de télégraphier l'heureuse nouvelle à Montréal qui en ressentit une joie immense. Le championnat d'Amérique était reconquis et le nom d'Alfred Gendron avait pris figure de grand héros.

(Le Petit Journal, 11 septembre 1949)

Hector Beaudry et Félix Lacroix avaient joué un grand rôle moral dans cette conquête du titre par Alfred Gendron. Et si le nouveau champion d'Amérique fut accueilli royalement par les Montréalais, une belle part de louanges leur fut décernée à juste titre. Leur goût du risque était si prononcé qu'à leur retour des États-Unis, dans le train, par un jour de pluie, ils misaient sur des gouttelettes arrêtées dans leur chute et la première qui complétait sa course décidait du vainqueur. Avec de tels hommes, Alfred Gendron, on le comprend, avait reçu un soutien moral précieux et sa victoire était bien un peu la leur. Le nouveau champion n'était pas un adepte de la modestie outrée et il se laissa doucement aller à une suffisance qui n'eut pas l'heur de plaire à tout le monde. C.-E. St-Maurice qui nourrissait un projet de revanche et J.-A. Bleau, son plus ardent admirateur, concurent l'idée de rabattre le caquet du Figaro de St-Henri. Avant de lancer un défi, sur les instances de Bleau, St-Maurice se mit résolument à la pratique et suivit un entraînement rigoureux au cours duquel il balaya toute opposition.

Son commanditaire jugea qu'il était mûr pour affronter Gendron et le défi en bonne et due forme fut lancé. Il fut relevé en vitesse par Alfred Gendron qui n'aimait pas certaines allusions que St-Maurice, rédacteur du jeu de dames dans un quotidien local, faisait sur son compte. Un «naturel» s'annonçait.

(Le Petit Journal, 18 septembre 1949)

En langage sportif, on appelle un « naturel » la rencontre de deux adversaires hautement cotés et dont la transcendance est telle qu'il est très difficile de faire un choix entre eux avant que les hostilités ne viennent départager les mérites de chacun et trancher la question de supériorité. Tel était le cas pour St-Maurice et Alfred Gendron. Ce dernier venait de vaincre Beaugard qui avait vaincu Herma Pelletier, lui-même détenteur d'une victoire sur St-Maurice. Il était en pleine forme et on entretenait pour son jeu une admiration très vive.

Par ailleurs, C.-E. St-Maurice était un joueur génial et un compétiteur si puissant en parties amicales que ses partisans en venaient à déduire qu'il devait être invincible. Son prestige n'avait pas trop souffert de l'échec contre Herma et de plus il l'avait reconquis entièrement en jouant 140 parties de pratique sans com-

naître une seule défaite. La seule ombre au tableau était son orgueil indomptable et la nervosité qui en découlait dans les joutes importantes. Ce point faible était connu des partisans du champion d'Amérique et ils virent à l'exploiter le plus possible en faveur de leur homme. Avant le début de la première partie de ce match qui comportait un enjeu de \$500.00 chaque côté, et au moment où les deux adversaires prenaient place, une voix dans la salle cria : «\$200 sur Alfred Gendron». St-Maurice en reçut un choc et mordilla sauvagement son cigare tandis qu'Alfred lui jeta un petit regard narquois qui eut le don de mettre le « challenger » dans tous les états...

L'aversion des deux hommes, l'un pour l'autre, ne faisait que grandir. Le public était dans la jubilation et il montrait pour ce grand match un intérêt passionné.

(Le Petit Journal, 25 septembre 1949)

La première partie fut toute à l'avantage de C.-E. St-Maurice qui vers la fin se créa un passage vers la dame avec faculté de se diriger à trois endroits différents. Ce fut le mauvais côté qu'il choisit et mal lui en prit car Alfred Gendron disposa un crochet double qui prévint son rival de damer sans faire prendre sa dame. Ce système de défense lui permit de s'en tirer avec une remise, mais les experts décrétèrent que St-Maurice aurait gagné s'il était allé damer différemment. Les séides du champion en profitèrent pour décocher à l'aspirant quelques traits mordants qui eurent le don de mettre totalement à bout un système nerveux déjà fortement émoussé. La deuxième joute fut nulle mais à la troisième et à la quatrième Ephrem faiblit lamentablement en commettant des fautes impardonables que sa condition exceptionnelle démontrée en pratique était loin de laisser prévoir.

Après avoir pris une domination décisive dans la troisième joute Alfred Gendron alluma un cigare ce qui était un signe de victoire indubitable et St-Maurice qui était au courant de cette habitude du champion devait en concevoir une rancoeur déçue. Personne ne fut trop surpris de voir l'employé de tramway (St-Maurice était conducteur et demeurait à St-Henri, tout comme Gendron) connaître une seconde faiblesse. Alfred Gendron était tout rayonnant. Il venait de vaincre l'homme qu'il aimait le moins et du même coup s'était vengé des avanies qu'on lui avait fait subir par la voie des journaux. Quant à St-Maurice il rentra dans sa tente pour ne plus en sortir et devint l'ennemi mortel de tout ce qui portait nom : Champion. Sur ce chapitre j'aurai l'occasion de m'expliquer entièrement, plus tard.

(Le Petit Journal, 2 octobre 1949)

Après sa défaite contre Alfred Gendron, St-Maurice renonça à l'idée de jouer d'autres matches mais J.-A. Bleau, son commanditaire, ne perdit pas l'espoir de faire trouver au champion d'Amérique chaussure à son pied. On était alors en 1913 et Alfred put se reposer quelques années sur les lauriers conquis sans être invité à prouver sa supériorité. Mais vers 1915 un adolescent fit son apparition au club Lafontaine,

rue Amherst, un endroit très fréquenté et prisé des damistes du centre qui s'y rendaient fréquemment pour voir à l'œuvre des joueurs d'élite comme Félix Messier, J.A. Bleau, le père, Élie Jacques, C.E. St-Maurice faire la partie. L'adolescent en question se nommait Willie Lafrance et au contact de tant de joueurs émérites, avec son sens naturel du damier, il ne tarda pas à se mettre en évidence. La subtilité de son jeu et la rapidité de son coup d'œil, l'exécution de combinaisons finement conçues frappèrent l'imagination de tous ceux qui le virent jouer. Jean Hudon, Arthur Ready et J.-A. Bleau se prirent d'admiration pour ce jeune au talent indiscutable et virent à lui donner toutes les chances d'accroître chaque jour la puissance de son jeu. De la classe C, il passa dans un temps éclair à la classe B mais il ne fut pas longtemps dans cette classe car même les joueurs de la classe A, et ils étaient nombreux au cercle Lafontaine, durent s'incliner devant le jeu supérieur de cet imberbe. Les progrès du jeune Lafrance se faisaient à un rythme accéléré et Jean Hudon fut à même de constater la maturité de Willie pour les grandes contestations au cours du match Ottina-Gendron pour le championnat d'Amérique. Léonard Ottina, un franco-italien qui avait appris son jeu de dames en France et qui au moment de son arrivée au Canada était un maître du jeu français, s'était épris du jeu canadien mais il manquait, au moment de son défi, d'un peu d'expérience et fut défait par Alfred Gendron. Le jeu français, on le sait, se joue sous les mêmes règlements que le jeu canadien mais au lieu de 30 pions chaque côté et 72 cases de jeu, il ne comporte qu'un champ de 20 pions pour chaque joueur et un rayon de 50 cases de jeu. Ottina était un gentleman et un sportif. Il n'avait pas craint de risquer son argent pour éprouver ses progrès sur le jeu canadien. Parmi les spectateurs, il n'y en avait pas de plus intéressé que le jeune Willie Lafrance, qui scrutait à chaque joute les possibilités des diverses phases.

(Le Petit Journal, 9 octobre 1949)

Or c'est au cours d'une des joutes du match Gendron-Ottina que Willie Lafrance affirma à Jean Hudon que le Français avait le gain en finale. Jean se fit placer les pièces sur le damier et il mit en doute l'affirmation du jeune joueur. C'était une finale élaborée et la technique à suivre pour en tirer un gain loin d'être apparente. Willie fit mouvoir les pièces et prouva en tous sens que cette fin de partie se gagnait, Hudon fut frappé de la profondeur de conception déployée par le jeune Lafrance ainsi que de la netteté et de la justesse de ses déductions. Une idée prit corps en son esprit. Son protégé était mûr pour la grande épreuve. Son intuition lui disait que Gendron, le champion d'Amérique, n'avait plus tout à fait cet élan des années passées et qu'il aurait des difficultés avec un fin manieur de pions de la trempe de Willie. Il s'empressa de faire part de son projet à J.-A. Bleau qui l'endossa d'emblée tant lui tenait à cœur une revanche âprement désirée aux dépens d'Alfred Gendron. À l'idée que leur idole allait disputer le championnat d'Amérique au barbier de St-Henri, tous les membres du Cercle Lafontaine furent saisis

d'un fol enthousiasme et personne ne s'avisa que le talentueux adolescent n'avait à ce moment que 17 ans d'âge. Hudon, Bleau, Ready et St-Maurice prirent sur leur charge de faire subir au jeune Willie un entraînement adéquat. Cet entraînement consistait en des parties sérieuses et des matches avec enjeu léger et quand il fut terminé, Lafrance était en condition splendide. Le défi fut lancé officiellement et la Fédération vit aux détails de l'organisation de ce match quand Alfred Gendron signifia qu'il était prêt. Il faut rendre cette justice au champion d'Amérique qu'il ne s'est jamais dérobé et qu'il a été toujours prêt à rencontrer tout venant. Il avait la classe, le courage d'un véritable champion et en lui-même, une confiance inébranlable. Il trouvait un peu fantaisiste cette idée des membres du Cercle Lafontaine d'opposer à un joueur de son expérience un nouveau venu qui venait à peine d'atteindre sa 18^e année. Une fois de plus devait se justifier l'adage de Corneille que « pour les âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années ».

(Le Petit Journal, 16 octobre 1949)

Le grand jour arriva et la première partie eut lieu le 19 novembre 1916. Une foule nombreuse divisée en deux camps à peu près égaux de partisans du champion et d'ardents admirateurs du jeune aspirant se pressa pour assister à cet événement de choix car chacun pressentait un match unique entre un vieux routier de nombreuses campagnes menées avec succès contre des adversaires formidables, d'une part et de l'autre, un adolescent dont la rumeur persistante faisait un maître mais dont tous ignoraient la réelle valeur. Willie Lafrance devait éclaircir ce point à la satisfaction générale. Pas à la première partie cependant car le résultat lui fut contraire. Alfred Gendron, le champion d'Amérique, très calme, sûr de sa valeur, mit à contribution son formidable jeu de centre pour réduire son jeune rival non sans une dure bataille cependant car même dans la défaite, Willie opposa une résistance qu'on jugea brillante. Ce premier résultat fit hocher les têtes et les « experts » y allèrent de leur jugement que « c'était une folie d'opposer à un si grand joueur (Alfred Gendron) un mineur sans expérience »... Jean Hudon qui veillait aux intérêts de Willie Lafrance ne s'en fit pas pour si peu. Il alla féliciter Gendron de sa victoire et lui jeta d'une façon détachée : « Hein, Fred, il ne joue pas mal notre jeune ». Ce à quoi le champion rétorqua : « Oui, réellement. Mais je pense bien lui faire « les cheveux ». Le lendemain, Willie Lafrance adopta une tactique différente et n'abandonna pas le centre à Gendron. Il eut le meilleur du jeu sur la fin et décrocha une victoire qui fut accueillie avec une joie délirante de la part de ses admirateurs dont le nombre croissait sans cesse. Jean Hudon, l'air radieux, alla trouver le champion et lui répéta sa phrase. Gendron fit mine de rien mais intérieurement il en ressentit un choc, car sa confiance en lui-même allait décroissant. La troisième partie fut nulle et quand Willie Lafrance, à la suite d'une manœuvre très habile, s'adjugea la quatrième joute, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. On pressentait la chute prochaine du formidable

Alfred Gendron et le fait que ce découronnement, s'il se produisait, serait l'exploit d'un imberbe n'était pas étranger à l'animation extraordinaire que suscitait ce match.

(Le Petit Journal, 23 octobre 1949)

Hudon qui n'était pas homme à négliger l'avantage psychologique que lui donnait ce deuxième succès de son protégé, répéta l'expérience des premières joutes. Son insistance à vouloir faire admettre au barbier de St-Henri que Willie Lafrance était un grand joueur, commençait à taper sur les nerfs du champion d'Amérique mais pour ne pas paraître mauvais perdant il admit que son rival était « dangereux ». Il se jura bien cependant d'avoir la tête de Willie pour se venger de la meilleure façon de ces petites observations de Jean Hudon. Aussi quand dans la 5^e, il joua une partie formidable pour vaincre Willie et que cette victoire eut égalé le match à deux gains, chacun, ce fut lui qui alla trouver Hudon pour lui demander ce qu'il en pensait. Celui-ci laissa entendre que la partie suivante déciderait du vainqueur et qu'il était convaincu que ce serait Willie qui obtiendrait cette partie décisive. Cette assertion devait se réaliser. En effet la sixième et dernière joute fut emportée par Willie Lafrance et une joie indescriptible fut la conséquence immédiate de ce superbe exploit d'un jeune de 18 ans. Tout le cercle Lafontaine était dans la jubilation mais les plus heureux étaient à coup sûr, J.-A. Bleau, C.-E. St-Maurice, Arthur Ready et Jean Hudon. Willie Lafrance était donc le nouveau champion d'Amérique. Il venait de remporter un match mouvementé au possible qui avait plu au grand public d'une façon extraordinaire. Celui-ci avait fait du jeune Lafrance, son idole. On considérait que cette nouvelle étoile susceptible de briller encore de longues années, venait de lancer une méthode différente de comprendre le damier et que ses tactiques pourtant si efficaces différaient sensiblement de celles admises en haut lieu, jusqu'à sa venue. Le fait est que cette crainte extraordinaire qu'on éprouvait à l'égard du piquet semblait amoindrie par la façon habile avec laquelle Willie l'embouteillait et souvent le gagnait. En outre il pratiquait un jeu ouvert, élastique dans lequel il savait introduire plusieurs fines combinaisons soit en défense soit à l'attaque. Auparavant on jouait un jeu serré où l'on mêlait souvent au petit bonheur. Aussi doit-on reconnaître que Willie Lafrance posa les jalons de ce qui devait être une nouvelle école. L'école moderne.

(Le Petit Journal, 30 octobre 1949)

De tout cela, cependant, le moins convaincu était Alfred Gendron, le champion défait. Courageux comme un lion, doué d'un sens de la lutte insurpassable, il n'était pas homme à prendre sa défaite avec philosophie et résignation. Bien au contraire un sentiment puissant le poussait à désirer une revanche qui prouverait à la gent damique mais surtout aux membres du cercle Lafontaine, devenu maintenant le club Ready, lequel des deux était le meilleur joueur. Alfred avait une mentalité de champion et il était convaincu, dans son for intérieur, que le triomphe de Willie Lafrance était dû à une foule d'aléas et qu'il verrait à les contrôler dans un

autre match. Il n'était pas question d'admettre même pour une fraction de seconde une supériorité quelconque de son rival heureux. Dans un tel état d'esprit ce qui devait arriver, arriva. Le barbier de St-Henri lança un défi et le nouveau s'empressa par la voie de ses gérants, de relever le gant. Le nouveau match fut arrangé pour le mois de mars 1917 et la salle Minto fut retenue. Une campagne de publicité de bon ton fut lancée et le grand public mis en appétit par les superbes hors-d'œuvre que les deux maîtres lui avaient servis lors de leur premier duel répondit en grand nombre à cette sollicitation superflue. Et ces mêmes « experts » qui avaient jugé que Willie Lafrance était trop jeune pour se mesurer avec un as de la trempe d'Alfred Gendron décrétèrent que cette nouvelle rencontre établirait clairement l'hégémonie de l'un ou l'autre concurrent. Cette fois ils favorisaient Willie ce qui prouve qu'on ne peut toujours se tromper. Et c'est ainsi qu'un lundi soir, Willie Lafrance champion d'Amérique et Alfred Gendron, champion découronné, recommencèrent une lutte qui fut âpre et sans merci du premier au dernier pion. La première partie fut nulle et dura 4 heures. Ce fut une belle joute où aucun des deux participants n'eut d'avantage marquant avant la fin de la joute qui sembla favoriser grandement Alfred Gendron. Mais Willie que l'on croyait perdu trouva la variante qui assurait la remise. Ses partisans respirèrent plus librement. Une question se posa alors à leur esprit. L'artiste du piquet allait-il renverser les rôles et reprendre son titre ? Lafrance eut tôt fait de les rassurer quand il captura la seconde joute grâce à une bourde impardonnable de Gendron. Ce dernier livrant un facile 4 prend 5 que Willie n'eut aucune difficulté à convertir en gain pour un premier point. Cette partie ne dura que 2 h et 20 minutes. La troisième partie fut la plus belle du match et se termina par une parfaite égalité des deux camps. Au cours de cette soirée on annonça que St-Arnault de Hull, Ferdinand Rhéaume, L.-O. Maillé, ex-champion, Willie Beaugard de Holyoke, Mass., désiraient obtenir du vainqueur, un match pour le titre. Nul doute, le titre de champion d'Amérique était convoité par plus d'un joueur. La vieille garde se mettait en branle. Était-elle humiliée de voir un jeune promu aux plus grands honneurs du damier canadien ?

(Le Petit Journal, 6 novembre 1949)

Non sans doute, pas humiliée, mais intriguée. Le jeune âge de Willie Lafrance en était la cause. On prévoyait qu'en fin de compte il sortirait vainqueur d'Alfred Gendron une seconde fois et on entretenait sans doute le secret espoir qu'il serait plus facile à mater que ne l'aurait été Alfred Gendron quelques années plus tôt. Ceci seul peut expliquer cette levée en masse de prétendants au titre d'Amérique. La 4^e partie qui eut lieu le 19 mars, 1917, fut gagnée par Lafrance qui prit un 4 prend 3 avec passage vers la dame. C'était une combinaison que Gendron aurait dû exempter avec facilité mais à l'instar de la seconde joute il se laissa prendre au piège comme un collégien. Je ne veux pas, ici, jeter la pierre à Gendron, mais il s'agit de présenter le fait brutal que dans ce second match contre

Willie, Alfred fut victime, trop souvent, de pièges faciles qu'un aspirant à un titre de meilleur joueur d'Amérique ne saurait donner à tout bout de champ. Le barbier de St-Henri avait un commencement de partie formidable et il avait une façon experte de dominer dans le centre mais à compter de 15 à 15 en descendant, c'est-à-dire de la phase médiane à la fin de la partie, Alfred, c'était visible, était beaucoup moins formidable. Ceci est une constatation personnelle car je l'ai vu à l'œuvre dans ses matches contre Léonard Ottina qu'il perdit par de mauvaises manœuvres en fin de partie, et cette conclusion m'est venue d'une façon toute naturelle. Les partisans de Lafrance étaient tout à la joie de ce deuxième gain de leur idole quand la cinquième partie vint apporter un dénouement soudain à ce second match entre ces deux irréductibles adversaires. L'ex-champion d'Amérique ne vit pas un 3 prend 2 avec passage à dame alors que Willie avait mis en prise une des pièces de Gendron. C'était une erreur du jeune champion mais le barbier de St-Henri avec deux parties en arrière aurait dû normalement profiter de cette aubaine qui venait à lui. Mais il n'en fut rien et au lieu de gagner ou au pis aller, annuler cette partie, Gendron dut encaisser une troisième défaite qui mettait fin à ce match-revanche dont le résultat fut un dur coup à son prestige déjà ébranlé par le premier match. Ce succès qui marquait pour le jeune Willie Lafrance un triomphe incomparable et le point final aux aspirations de Gendron fut accueilli par le plus grand enthousiasme de la part de la légion d'admirateurs que Lafrance s'était gagnés par la crânerie de son jeu, et la désinvolture avec laquelle il traitait les phases les plus délicates de la partie. Sa présence au sommet du damier canadien avait redoré le blason du titre d'Amérique et réveillé un peu partout des ambitions endormies depuis plusieurs lunes. Le premier à présenter un défi fut Ferdinand Rhéaume, un autre barbier, et un joueur de bon calibre doué d'une vision très rapide.

(Le Petit Journal, 13 novembre 1949)

Avec Rhéaume commence l'histoire du match des «gobelets» et vous verrez plus loin pourquoi je le nomme ainsi. Ferdinand Rhéaume était le deuxième figaro à vouloir faire la barbe au champion à l'âge tendre mais au jeu dur. Lui aussi devait constater à ses dépens que Willie avait très peu de duvet au menton mais beaucoup de «poils aux pattes». Rhéaume était un joueur qui se promenait de club en club en assurant qu'un vrai champion était celui qui pouvait jouer et mener à bonne fin en cinq minutes une partie canadienne. C'était une théorie personnelle et elle ne manquait pas de laisser derrière elle plus d'un sceptique. De plus il était doué d'une étrange mémoire. Il se souvenait fort bien des parties qu'il gagnait mais celles qui connaissaient une issue malheureuse, étaient deux fois perdues pour lui, sur le damier et dans son souvenir. On comprend facilement que cette personnalité originale était bien faite pour donner au match Lafrance-Rhéaume, une allure légèrement fantaisiste d'autant plus que Ferdinand, et c'était chose connue, ne prisait guère les séides de

Willie. Ces derniers lui avaient dit carrément que le champion était capable d'exceller dans une partie rapide tout aussi bien que dans une partie lente et qu'il en aurait la preuve lors de son match fixé au 16 mai, 1917. Rhéaume s'entraîna ferme et donna des simultanées un peu partout. Tous les clubs l'accueillirent avec la sympathie qu'on témoigne d'ordinaire à un nain qui doit affronter un géant. De tous les amateurs, il était pratiquement seul à croire véritablement en ses chances de victoire et il avait peut-être pour lui tous ceux qui ne connaissaient pas le jeu. Les autres escomptaient à l'avance une déconfiture totale et ils furent totalement pris par surprise quand la nouvelle parvint que Ferdinand Rhéaume avait pris la première partie après 1 heure et 2 minutes de jeu. En effet Lafrance avait livré un 6 prend 5 à dame qui ne laissait aucune chance de remise au champion. Après ce premier succès Ferdinand crut l'affaire dans le sac car ses prévisions, selon lui, s'avéraient justes et que dans une partie rapide il était le meilleur des deux. Aussi quand au lendemain de cette superbe victoire il consulta la page damique d'un grand quotidien local et qu'il y lut que Willie avait promis à ses amis d'égaliser le score à la prochaine partie, il fut vivement mortifié de cette remarque qu'il jugeait inconvenante. Mais si déplacée que fut la remarque, elle le fut moins que son jeu dans la deuxième joute où Willie tint promesse car il l'emporta haut la main pour mettre les choses à termes égaux, après 1 heure et 53 minutes de jeu. Cet échec eut le don de mettre la rage au cœur de Ferdinand. Cette déclaration du champion et sa réalisation, surtout, formaient pour l'aspirant une plaie vive faite à son amour-propre.

(Le Petit Journal, 20 novembre 1949)

Dans la troisième joute, il déclencha une violente attaque qui visait à déconcerter son rival. Mais Willie veillait au grain et au lieu de s'en laisser imposer, il riposta par une contre-attaque qui lui procura vers la phase médiane, un avantage positionnel écrasant. Le barbier de la rue Visitation eut beau tenter d'échapper à cette étreinte qui se resserrait sans cesse, rien n'y fit et il dut capituler une seconde fois. Ceci le plaçait dans la position du boxeur qui, après avoir encaissé un dur coup, s'élançait avec rage pour en recevoir un autre. Après cet échec Rhéaume fut plus circonspect dans ses engagements avec le jeune champion. La quatrième joute fut nulle mais Rhéaume avait affiché une belle tenue en exerçant tout le long de la partie une pression fort gênante pour le champion. Au lendemain de cet engagement, la rubrique du jeu de dames, après les commentaires d'usage, lançait la nouvelle que Louis-O. Maillé, le fameux champion à sa retraite du jeu actif depuis une dizaine d'années, défiait le champion d'Amérique, Willie Lafrance. C'était une gaffe monumentale. Le titre était en pleine contestation et ainsi rédigée, cette nouvelle laissait entendre clairement que Rhéaume était irrémédiablement voué à la défaite. Comment penser autrement? Réellement, c'était là manquer aux règles de la plus élémentaire bienséance sportive.

Cette lecture fit bondir l'aspirant qui sous le

coup d'une indignation bien facile à comprendre, ne se gêna pour s'en prendre de verte façon aux partisans du champion qu'il tenait, bien à tort probablement, responsables pour cette insultante saillie. Après avoir conté aux gérants de Willie, leur fait, sur le long et sur le large, il mit le point final en leur jetant à la face le qualificatif de: Gobelets. Cette épithète, pittoresque s'il en fut jamais, eut le don de faire sourire plus que celui de vexer et ceux à qui elle fut adressée, s'en amusèrent ferme. Certes, Rhéaume ne l'avait pas employée en guise de compliments, mais on avait beau chercher ce que le terme gobelets pouvait avoir d'offensant on ne parvenait pas à trouver. Un loustic eut le mot de la fin quand il émit l'idée que Ferdinand voulait peut-être dire que Willie était un «gobe-laid». Et comme le rival du champion n'avait pas précisément les traits d'un Tyrone Power, le lazzi fit la ronde des clubs et provoqua un immense éclat de rire. Le lendemain de la parution du malencontreux entrefilet, le journal fit paraître une rétractation du défi publié la veille et ne tarit pas d'excuses envers l'aspirant grièvement lésé dans son amour-propre. Le défi au champion d'Amérique, Willie Lafrance, fut remplacé par: Défi au vainqueur du match Lafrance-Rhéaume pour le titre de champion d'Amérique. C'était beaucoup mieux ainsi.

(Le Petit Journal, 27 novembre 1949)

L'incident se trouvant clos par cette rétractation officielle, l'émoi qu'il avait causé se dissipa et l'intérêt du public se reporta sur la cinquième joute du match Lafrance-Rhéaume. On ne sut jamais qui fut le réel responsable de l'insultant lapsus et si quelques-uns blâmaient Maillé pour avoir ainsi composé son défi, d'autres l'excusaient et jetaient la faute au chroniqueur qui l'avait soumis sans examen attentif. On ne chercha pas non plus à élucider le point d'une erreur voulue ou accidentelle et on s'occupa uniquement de savoir comment réagirait Rhéaume sur le damier. On fut vite fixé car l'aspirant joua une forte belle partie et n'eut aucune difficulté à se mériter une remise. Dans la sixième joute, cependant, les choses furent différentes car l'attaque du champion fut brillante et efficace au possible pour amener au match une conclusion favorable et s'adjuger le troisième gain nécessaire à cette fin. Le barbier fit dignement les choses et félicita comme il convenait, son rival heureux. Il le proclama joueur de grande classe et lui souhaita tout le succès désirable dans ses prochains engagements. Dans le compte rendu qui suivit, cette noble attitude du vaincu fut vivement soulignée et on fit l'éloge de sa tenue générale au cours du match terminé. C'était ce qu'on peut appeler, communément, sauver la face, car à la vérité Ferdinand Rhéaume éprouva toujours par la suite, une sourde rancœur envers ceux qu'il continua de qualifier de gobelets: Le champion victorieux et ses partisans. La victoire de Lafrance n'avait surpris personne. Cependant après la défaite du champion dans la première rencontre, on avait entretenu certaines craintes quant à son avenir dans ce match. On riait maintenant de cette inquiétude passagère mais la nouvelle menace qui se dressait devant Willie semblait bien plus sérieuse celle-là, car la grande figure de L. O. Maillé

évoquait tout un monde de luttes glorieuses soutenues contre une opposition d'élite. C'était un adversaire de marque que Lafrance allait rencontrer cette fois et le seul point favorable au champion résidait dans le fait de la longue inactivité du vétéran. Effectivement, Maillé, photographe de son état, n'avait pas disputé de match depuis une dizaine d'années alors qu'il avait perdu contre Napoléon Désautels en cinq parties par le score de 4 nulles, une défaite, et duquel, du reste, il n'avait pu obtenir une revanche. C'était le seul revers subi par Maillé au cours d'une longue carrière qui avait rendu son nom légendaire. Son retour à la scène active suscitait toutes sortes de commentaires et on avait hâte de savoir quelle partie pouvait jouer ce damiste réputé. Cette ère de matches en série était bien propre à alimenter sans cesse cette fièvre de rencontres pour le titre et le match Lafrance-Maillé n'était pas pour échapper à une flamme si bien entretenue.

(Le Petit Journal, 4 décembre 1949)

Mais avant d'entreprendre le récit du match Lafrance-Maillé qu'on me pardonne de revenir sur le match Lafrance-Rhéaume pour mentionner un fait que j'ai omis et qui a son importance. Après la première partie, Rhéaume, qui venait de sortir victorieux, avait eu une phrase malheureuse: « Je savais bien que ce n'était qu'un petit joueur ». Willie Lafrance l'avait entendue. Il offrit immédiatement à Ferdinand un pari séparé de \$25 que Rhéaume déclina. Cet incident peut expliquer pourquoi la rivalité entre les deux antagonistes s'avéra si grande dès la première prise de contact. Si l'aspirant fut en butte aux saillies des partisans du champion, on ne peut dire qu'il l'avait volé. Et maintenant revenons-en à L.O. Maillé. L'enthousiasme était grand, avons-nous dit, en ce mois de mai 1917 mais il fut un peu refroidi quand on apprit, par la voie des journaux, que le vétéran se faisait tirer l'oreille pour accepter certaines conditions imposées par la Ligue d'Amérique dont William Labrecque était président. C'était une vieille habitude chez l'ex-champion de vouloir faire la pluie et le beau temps à la veille d'un match et de faire accepter aux parties en cause ses conditions personnelles. Mais Labrecque était un homme ferme qui n'était pas pour s'en laisser imposer par qui que ce soit et force fut à Maillé de se plier aux exigences de la Ligue ou de renoncer à disputer à Willie Lafrance, le titre de champion d'Amérique.

La nouvelle que l'aspirant acceptait de jouer le match d'après les règlements établis fit pousser un soupir de soulagement aux dilettantes de ces luttes cérébrales entre sommités du damier car ils avaient craint un instant que l'affaire tomberait à l'eau. Ceux-là connaissaient mal le vieux maestro car Maillé avait le style et l'âme d'un grand champion et ce ne sont pas quelques technicalités qui pouvaient lui faire renoncer à tenter sa chance contre Lafrance. La première partie fut fixée au 17 juin, 1917. La veille, les lecteurs de la rubrique du jeu de dames eurent la surprise de lire que John Gendron, frère d'Alfred, lançait un défi au vainqueur. John Gendron s'était fait, au cours d'une carrière remarquable, une légion d'admirateurs. On

était d'avis qu'il s'était retiré des grandes contestations, pour toujours. C'est pourquoi son défi créait un certain émoi. Le public eut tôt fait de comprendre cependant que John voulait prendre la revanche d'Alfred Gendron, et s'en réjouit car il était assuré d'une autre contestation d'envergure peu importe qui l'emporterait du match Lafrance-Maillé qui allait débiter. 1917 fut une année-record pour les grands matches et les esprits chauffés à blanc par cette prise de contact à un rythme accéléré des titans du damier en oubliaient presque que c'était là la troisième année de la première guerre mondiale.

(Le Petit Journal 11 décembre 1949)

C'est un des aspects intéressants de la partie canadienne et du jeu de dames en général qu'il est souverain pour faire oublier les conditions déprimantes et garder bien haut chez ses adeptes un moral souvent chancelant chez les autres. Au damier canadien, il n'y a pas eu de personnalité plus dynamique que celle de L.-O. Maillé. Il avait du jeu une compréhension bien personnelle et une vision solide. Son imagination sans cesse en éveil lui faisait apercevoir certaines possibilités où d'autres ne voyaient que du feu. Imperturbable sur le damier, il ne bronchait pas d'une seule ligne pendant toute la durée d'une partie. On m'a conté qu'au cours d'une joute qu'il disputait, une ampoule électrique éclata dans un grand vacarme et que le vétéran n'en eut même pas connaissance tant était grand son pouvoir de concentration. Cet incident n'est pas fait pour m'étonner car je fus à même de me rendre compte du stoïcisme du photographe. Son sang-froid m'a toujours grandement impressionné. La première joute fut un duel serré qui dura deux heures 40 minutes. Willie Lafrance qui avait l'avantage d'un pion à la phase de 6 à 5 fit merveille en fin de partie, pour s'adjuger un gain dans ce que les meilleurs joueurs considéraient une partie virtuellement nulle. Cet insuccès et la façon dont il lui fut imposé créa une forte impression sur l'aspirant qui complimenta, sans réserve, son jeune adversaire. Comme c'était la coutume à cette époque (du moins ça m'en a tout l'air) L.-O. promit à ses partisans d'égaliser les chances à la prochaine partie. Il vint bien près de tenir parole car Willie Lafrance annula de justesse une partie qu'il reconnut perdante, en disant après coup: «Monsieur Maillé aurait dû gagner cette partie». C'était de la part du champion une admission très sportive que tous prisèrent beaucoup. Cette deuxième joute dura, comme la première, 2h et 40 minutes. La longue inactivité du vétéran commençait à jouer un rôle dans ce match, et Willie, aguerri, au zénith de sa carrière météorique subtilisa un pion à Maillé au milieu de la troisième partie et continua une attaque endiablée pour réduire l'aspirant à sa merci. Ce deuxième gain qui mettait Lafrance à une seule victoire de la rétention de son titre jeta tous ses partisans dans un fol enthousiasme. Aucun doute, Willie Lafrance, leur idole, justifiait de plus en plus toutes les espérances qu'on avait placées en lui. Sa marche de succès en succès s'avérait irrésistible. La troisième joute qu'il avait gagnée après seulement une heure et dix minutes de jeu

prouvait l'extraordinaire rapidité de sa vision et son style démontrait une imagination et un sens, un flair du bon mouvement à exécuter qui soutenait la comparaison avantageusement avec tout ce dont on avait été témoin jusqu'à ce jour.

(Le Petit Journal 18 décembre 1949)

C'était là l'état d'esprit des admirateurs du champion qui se rendirent à la quatrième joute avec la quasi-certitude que ce serait la fin. Mais L.-O. Maillé n'était pas un jouteur qui lâche prise facilement. Et pas plus affecté, du moins extérieurement, que s'il avait été deux parties en avant, le vétéran mit en œuvre toute la puissance de ses ressources pour fournir aux spectateurs ébahis une performance magistrale et arracher un gain au champion après 2h et 40 minutes de jeu.

Ce succès inattendu d'un homme qu'on avait cru voué à une défaite imminente fit revenir à la réalité tous ceux qui s'étaient prématurément aventurés dans le chemin du rêve. Ce n'était cependant que partie remise, car la cinquième joute devait être la dernière. À la phase de 18 à 18, le champion menaça le gain d'un pion. L.-O. Maillé se défendit mal et au lieu d'installer un piquet, il laissa Willie exécuter un 2 prend 3. L'aspirant avait cru à la possibilité de reprendre sa pièce au bout de quelques coups, mais cet espoir s'avéra illusoire et avec le pion s'envola la partie et le match. Le jeu avait duré 2h 20 minutes. Willie Lafrance sortait vainqueur de cette nouvelle épreuve avec trois gains, une défaite et une partie nulle. Ce nouveau triomphe, on le pense bien, fut accueilli par une manifestation de joie à nulle autre pareille.

On aime un vainqueur. On adore celui à qui la fortune sourit sous quelque forme que ce soit. Cette condition s'applique même à un gagnant de gros lot qui n'a de mérite que celui d'avoir pris un billet qui était le bon. Mais dans le cas qui nous concerne, tous ces triomphes de Willie représentaient pour son partisan des victoires personnelles. Or ce dernier ne ressentait aucune fatigue des dures épreuves que le champion avait subies avec succès. Mais un tel travail cérébral a des limites et si belle que soit la gloire, si douce que soit la satisfaction d'avoir surpassé un rival réputé, les lois de la nature suivent leur cours et le physique trop longtemps délaissé prend sa revanche sur le cerveau trop longtemps mis à contribution. Ce dernier est le dynamo de toute l'anatomie et un usage abusif prive le corps de son dispensateur d'énergie. C'est chose connue. Dans la fièvre des matches où l'on était, cette considération fut complètement omise et Ben Drapeau qui avait assumé la gérance de Willie lors des deux derniers matches ne s'avisa pas un seul instant de penser que 4 matches en l'espace d'une seule année c'était énorme pour le frère physique d'un champion qui n'avait pas encore atteint sa vingtième année. Ni Bleau, ni Ready, ni St-Maurice, ni les autres membres du club Ready (ci-devant club Lafontaine) ne pensèrent à ce détail. Tout ce qui les préoccupait c'était que John Gendron constituait le prochain obstacle à renverser.

(Le Petit Journal, 25 décembre 1949)

Oui, John Gendron était le suivant sur la liste déjà longue d'aspirants au titre de champion d'Amérique, puisque des États-Unis parvenait la nouvelle que Willie Beauregard venait de triompher en match d'Auguste Lafrance pour le championnat du pays voisin. À la veille du début du match Lafrance-Gendron, on prenait connaissance d'un défi au vainqueur de la part du nouveau champion Américain. On ne put s'empêcher de penser que même vainqueur, Willie ne chômerait pas et on se proposait peut-être de faire reposer le jeune Lafrance dans l'éventualité de son triomphe sur John Gendron. Si ce projet fut conçu, on verra plus tard qu'il arrivait en temps inopportun puisque les fatigues accumulées devaient se faire sentir fatalement chez un champion qu'on semblait considérer comme un robot à jouer des matches. Ce manque de considération de la part des gérants de Willie pour l'angle : résistance physique, devait exercer une réaction funeste chez le jeune champion et le jeu de dames en général. Mais occupons-nous pour le moment du match Lafrance-John Gendron. Une publicité de bon aloi avait jeté sur cet événement un éclat incomparable et de plus la première joute allait être reproduite, pour la première fois, sur un tableau géant qui allait permettre à toute la salle de suivre avec facilité les divers mouvements exécutés, sur un damier de dimension normale, par les deux concurrents. Cette innovation était le fruit d'une idée personnelle du président de la section damique du club de raquetteurs bien connu, La Casquette, dont le local était sis angle des rues Mont-Royal et Mentana, Auguste Perreault. Cet endroit était aussi celui où le match titulaire devait se dérouler. Donc le dimanche après-midi, 30 septembre 1917, John Gendron et Willie Lafrance se serrèrent la main en se souhaitant mutuellement bonne chance et la bataille commença. La foule silencieuse suivit la joute avec grand intérêt du premier au dernier pion car elle avait pour le jeune champion une sympathie sans égale mais pour John beaucoup de respect et de considération. Personne n'ignorait que le frère d'Alfred était le meilleur des deux Gendron et qu'il savait allier à un jeu de position impeccable une foule de combinaisons très subtiles. Cette habileté consommée qu'il possédait de mêler fine stratégie et pièges occultes l'avait fait considérer avec raison comme un titan du damier canadien. Ce fut donc avec consternation mais non avec surprise qu'on vit le challenger prendre peu à peu l'avantage positionnel sur Willie Lafrance. Cette supériorité allait grandissante et vers la phase de 7 à 7 l'état d'infériorité du champion apparut nettement. Après 4 heures et 5 minutes il dut s'avouer vaincu et serra la main de son valeureux rival. Cet échec, on le comprendra, jeta les partisans de Willie dans la stupeur. Surtout la foule de jeunes gens qui étaient venus voir leur idole à l'oeuvre et contribuer à une assistance record.

(Relâche le 1^{er} janvier 1950)

(Le Petit Journal, 8 janvier 1950)

En effet la jeunesse, émue par la grande publicité que recevait un des leurs en la personne de Willie Lafrance, avait décidé de se rendre

compte de la valeur de celui dont elle avait fait son idole. Cette déchéance était déconcertante pour ces jeunes qui se croyaient lésés dans leur droit d'être témoins d'une victoire de leur favori. Ils ne se souciaient guère de la réputation de John Gendron. Ce dernier n'était pour eux qu'un autre damiste qui en des circonstances normales devait fournir une marche additionnelle au piédestal imposant édifié par leur héros.

La jeunesse a de ces raisons que la raison méconnaît. Les vieux routiers, eux, pensaient différemment. Ils accordaient à John Gendron tout le crédit qui lui revenait de droit. Willie avait été battu nettement mais après tout il ne s'agissait que d'une défaite et il en fallait deux autres avant de le découronner. Le match commençait. John n'avait pris que la première manche. Ils décidèrent donc d'en voir plus long avant de prononcer un jugement et ils se rendirent de nouveau à La Casquette où l'organisation Perreault accomplissait des prodiges pour accommoder tous et chacun, en ce mercredi, 3 octobre, 1917. La publicité faite au tableau-démonstrateur avait attiré une foule comme on n'en avait jamais vue à une joute de championnat, sur semaine. Ceux qui avaient assisté à la joute du dimanche précédent ne s'étaient pas gênés pour vanter l'agrément que représentait cette initiative qui permettait de suivre sur un gros plan et assis confortablement toutes les phases d'un match qui s'annonçait émouvant. Tous ces facteurs contribuaient à grossir le nombre de ceux qui voulaient ne rien perdre de cette lutte qui mettait en présence deux des plus grandes étoiles du damier canadien. Et la partie commença. Willie, un peu déçu de son échec, mais non abattu, prit, dès le début, le commandement de la partie et vers la phase médiane, par une manoeuvre adroite, contraignit son rival à lui concéder un pion. Ce premier succès obtenu, il ne s'arrêta pas en si beau chemin et accentua la pression grâce à son avantage numérique et quoique John Gendron opposât une excellente défense, elle fut réduite à néant par le champion qui le força à résigner après 3h et 55 minutes de jeu. Willie Lafrance égalisait donc les chances et son étoile qui l'avait porté si haut précédemment semblait luire de nouveau du plus vif éclat. D'après la chronique du temps, John Gendron semblait exténué après cette joute. Ceci pouvait s'expliquer par le fait que l'aspirant, à l'instar de Maillé, avait été longtemps sans disputer de match, satisfait qu'il était quelques années plus tôt, de voir son frère Alfred tenir le haut du pavé. Le jeu de Lafrance le rendait perplexe. Willie était lui aussi un fin stratège, un connaisseur des combinaisons profondes et un dangereux manieur de fins de partie. Le champion possédait donc toutes les qualités qu'on reconnaissait à l'aspirant. Leur match s'avérait un naturel.

(Le Petit Journal, 15 janvier 1950)

Ce succès du champion fut un tonique bien-faisant pour ses admirateurs qui, selon une expression chère à cet enthousiaste partisan qu'était Arthur Ready, venaient de retrouver « leur Willie ». Ce n'était pas la première fois que Lafrance était revenu de l'arrière et, chaque

fois, il avait pris le commandement de la situation avec grande maîtrise pour se mériter la décision en dernier ressort. Toute la confiance dans le champion et dans sa suprématie sur tout concurrent, à quelque calibre qu'il appartint, revenait, même aux plus pessimistes, et le match prenait une allure d'un combat sans merci entre deux gladiateurs des mieux doués. Lafrance personnifiait la jeunesse, son ardeur, sa témérité. John Gendron, lui, symbolisait l'âge mûr, le courage du lion qui a vieilli mais qui garde encore par spasmes cet amour du combat à finir où tout ce qui a échappé à l'outrage du temps sera mis à contribution. Quant à l'école, c'est-à-dire le système de jeu suivi par les deux antagonistes, elle ne différait pas au point de l'appeler comme on faisait dans le temps, la nouvelle et l'ancienne école.

C'était inexact car si Willie savait conserver à son jeu beaucoup d'élasticité, John, lui, savait comment occuper d'une façon permanente les cases efficaces et augmenter graduellement la pression conformément aux meilleures données du jeu que l'on pratique aujourd'hui. Il ne commettait pas cette erreur de tabler sur les seules combinaisons pour faire pencher la victoire de son côté. Non, mais il s'en servait à l'occasion pour compléter un avantage positionnel déjà acquis ou en obtenir un le cas échéant. La 3^e partie fut une nulle dans laquelle Willie Lafrance fit perdre un pion à son rival à la phase 16 à 16 pour échapper un gain virtuel en finale après 3h12 de jeu. La 4^e joute fut une répétition de la précédente en ce sens que le champion, de nouveau, laissa une victoire lui glisser entre les doigts, après 4h10 de jeu. Ce fait est significatif. Manquer un gain est chose normale. Même dans leurs meilleures performances les champions ont à un moment donné laissé passer au moins une chance de gagner ou d'obtenir une remise au lieu d'encaisser une défaite. Mais manquer deux occasions coup sur coup dénote que quelque chose ne va pas. Dans le cas de Willie Lafrance quelque chose n'allait pas. La raison peut être facile à donner. Un surmenage cérébral. Le jeune champion en était à son 5^e match dans le court espace d'un an. Et son adversaire était formidable. Malgré tout Willie l'avait subjugué une fois et l'avait tenu à sa merci deux autres. Un peu plus dispos mentalement, il n'aurait pas laissé ainsi passer de si belles occasions. Mais en piètre condition physique, épuisé par un travail excessif de l'esprit, il ne se faisait pas justice.

(Le Petit Journal, 22 janvier 1950)

Ses suiveurs les plus fervents commencèrent à s'inquiéter de cette faiblesse soudaine de leur favori et ils eurent raison d'être sur les épines quand ils virent John Gendron mener le bal dans la cinquième joute pour bénéficier d'un avantage de trois pions quand la fin de partie s'amena. Mais au moment où tout semblait crouler, Willie exécuta un subtil 5 pour 5 qui réduisit les deux jeux à 6 pièces pour Gendron et 3 pour Lafrance dans une disposition où la nullité était inévitable. Il n'en fallait pas plus pour redonner confiance aux amis du champion lesquels complètement conquis par le spectacle unique de cette lutte excitante n'avaient pas

même soupçon des tranches par où passait leur homme pas plus qu'un spectateur à la boxe ne ressent les coups encaissés par son favori. Le match n'avait pourtant pas encore atteint son point culminant. Mais la foule se pressait de plus en plus nombreuse à chaque séance, consciente qu'elle était d'assister à un événement exceptionnel, et désireuse de ne pas perdre une seule phase de ce grand duel. Aussi « La Casquette » était-elle envahie par des spectateurs de plus en plus nombreux très heureux de pouvoir suivre les mouvements des champions sur le damier Perreault. Auparavant, ils étaient tenus de jouer du coude, donner et recevoir des bourrades afin de pouvoir jeter un coup d'œil sur le damier à dimensions normales que les concurrents tenaient sur leurs genoux. Le damier-table n'avait pas encore été institué à ce moment-là. On en parlait cependant et le prochain match devait être l'inaugurateur de cette initiative. Ce manque de confort, on le comprendra volontiers, n'était pas fait pour assurer aux matches de grosses assistances. Avec le damier reproducteur géant, cependant, tout le monde était servi à souhait. Auguste Perreault, qui servait de gérant à l'aspirant John Gendron, en avait conçu l'idée et l'avait réalisée à temps pour le match en cours. Cette initiative est une des plus marquantes au crédit de Perreault dont les solides qualités d'organisateur furent partout et hautement reconnues. Son travail ne fut pas vain puisque le match Lafrance-J. Gendron fut le plus suivi de toutes les rencontres disputées jusqu'à cette date.

La sixième partie vit un Willie Lafrance à son meilleur et un John Gendron, moins fougueux que de coutume, avec le résultat que le champion eut gain de cause après 3h22 d'un jeu qui tint la foule en haleine du commencement à la fin. Ce succès de Willie était attendu depuis belle lurette et l'immense cortège de ses sympathisants en reçut la nouvelle avec une joie indescriptible. À cela rien de surprenant, Willie avait la foule pour lui. Quand il gagnait une joute, celle-ci était heureuse comme celle du Forum l'est aujourd'hui quand Maurice Richard lance et compte.

(Le Petit Journal 29 janvier 1950)

Oui, la note était des plus joyeuses dans le camp de Willie. Aucun doute, John Gendron devrait, maintenant, tôt ou tard admettre la supériorité du champion. Toute la considération qui entourait le nom respecté de ce grand compétiteur n'arrivait pas à faire penser, fût-ce une seconde, que Lafrance serait vaincu dans ce match. Avec Willie menant 2 gains à 1 et en tenant compte du fait qu'il avait échappé deux gains aux 3^e et 4^e parties on croyait bien établi l'ascendant du champion sur l'aspirant. Ce raisonnement ne manquait pas de logique, il est vrai. Mais dans la septième joute, l'état d'extrême fatigue dans laquelle le jeune Lafrance se trouvait finit par percer dans le seul fait qu'il manqua l'opportunité de gagner un pion et pour comble de malchance s'en fit lui-même subtiliser un par John qui réussit à mettre à profit son avantage matériel pour forcer son rival à concéder le gain. John Gendron égalisait donc les chances et la chronique du temps mentionne

que John avait tenu parole. Lui aussi il avait promis à ses partisans d'égaliser le score. Décidément c'était une manie. La tournure des événements était telle que les amis du champion en restaient tout abasourdis. Leur homme n'était pas vaincu certes mais le fait pour l'aspirant d'avoir placé sa chance à termes égaux était loin de plaire au champion dont le moral devait certes en souffrir alors que celui de John allait connaître un regain de vie du meilleur augure pour son camp. Voilà ce que pensait le partisan de Lafrance. L'avenir allait lui donner raison. Cette 7^e joute avait duré exactement 3h. de temps. Quand la 8^e reprise de contact entre ces deux valeureux prétendants au titre de champion d'Amérique se produisit le dimanche après-midi 21 octobre, 1917, l'intérêt en était réellement à son point culminant. L'assistance était consciente que la moindre erreur de la part de l'un ou l'autre des deux concurrents entraînerait avec elle la perte de la partie et la triomphe final. On suivait donc avec une attention constante et une certaine anxiété les divers coups reproduits sur le grand damier. Personne ne fut désappointé cette fois puisque la joute se termina par la remise au bout de 3h et 25 minutes de jeu parfaitement égal. Elle fut classée une grande partie mais on l'oublia immédiatement pour reporter son intérêt sur la 9^e joute. Celle-ci eut lieu le dimanche après-midi 28 octobre, 1917, et fournit plus que sa part d'émotions à la nombreuse assistance qu'elle avait attirée. Premièrement à la phase de 12 à 12 Willie Lafrance ne vit pas (ou refusa) un 6 prend 5 à dame.

(Le Petit Journal, 5 février 1950)

Deuxièmement vers 7 à 7 ce fut au tour de John Gendron de laisser passer inaperçu un 3 prend 2 à dame. Mais comme le coup de Willie venait en premier lieu, s'il l'avait pris cette dernière position n'aurait jamais existé et Gendron aurait eu maintes difficultés avant de réussir la remise si jamais il y était parvenu. C'était une nouvelle opportunité manquée par Willie Lafrance et si l'on tient compte du fait que le jeu des combinaisons était son point fort, la seule excuse à invoquer pour cette omission devrait être celle de la fatigue que cet excessif travail des méninges devait tôt ou tard lui occasionner. Dans ces circonstances, ces défaillances multiples du champion étaient plus qu'excusables. Par ailleurs, Gendron n'était pas sans se ressentir lui aussi de la dure bataille que lui livrait le champion et son défaut à profiter de cette occasion unique offerte à la phase 7 à 7 peut aussi se comprendre. À l'instar de Willie, John était fameux dans les combinaisons et s'il fut victime d'une distraction la chose ne doit pas étonner plus que de raison. Toujours est-il que la joute se termina par la remise et que cette 9^e joute fut fertile en incidents de toutes sortes. L'assistance en eut certes pour son argent. Mais comme toute chose a une fin le match devait connaître sa terminaison à la 10^e joute et la couronne de champion si brillamment défendue par Lafrance jusque-là, changer de mains. En effet le mercredi 31 octobre 1917, John Gendron exécutait à la phase de 13 à 13 un 4 prend 4 qui lui assurait la possession de la case 17. Le champion ne pouvait

empêcher John de monter un autre pion en vue d'affranchir son pion avancé et le convertir en pion passé à dame. Willie tenta une contre-attaque dans la droite mais arriva trop tard car la pièce dévastatrice permit à l'aspirant de s'assurer la décision finale. Willie très sportif serra la main de son rival heureux, le félicita et ne voulut en aucun temps offrir d'excuses pour sa défaite. Elles ne manquaient pourtant pas et ce fait devrait servir d'exemple à bien d'autres qui n'ont pas le malheur de perdre une joute sans tout de suite invoquer mille et une raisons puériles en vue d'atténuer le mérite adverse.

Le champion découronné montra tant de calme et de philosophique résignation dans l'adversité que ses partisans n'en conçurent que plus de chagrin de la perte de son titre. Mais les amateurs accueillirent avec sympathie le nouveau monarque du damier, car John Gendron était d'un commerce agréable et un gentilhomme dans toute l'acception du terme. De plus on avait hâte de le voir aux prises avec Willie Beauregard, le Franco-Américain. En 1911 John Gendron avait enlevé le titre de champion d'Amérique à Beauregard mais en 1912, Willie avait pris sa revanche dans un match où le soufflage avait joué un grand rôle.

(Le Petit Journal, 12 février 1950)

Le soufflage était ce règlement qui permettait d'enlever à l'adversaire toute pièce qui omettait d'exécuter une prise. Cette sanction s'appliquait même dans les cas où un joueur ne prenait pas du côté du plus grand nombre, mais je ne saurais affirmer ce point. Si le règlement était bien fait, elle aurait dû exister dans ces cas particuliers. Donc dans les cas d'omission à prendre, on disait : Je souffle, indiquant par là l'infraction commise par le vis-à-vis, et on soufflait sur le pion enlevé, un geste qui ne manquait pas d'un certain ridicule. Or au cours d'une des parties de ce match-revanche, Willie Beauregard, acculé à une défaite imminente, eut recours au subterfuge de placer crânement sa dame vis-à-vis celle de Gendron. John tomba dans le panneau et donna son autre dame à prendre afin d'échanger un pour un. Beauregard souffla la dame qui avait refusé de prendre et exécuta la prise de celle que le champion offrirait. John perdit cette joute et le résultat final, favorable à Beauregard, fut fort affecté par cette audacieuse tactique du Franco-Américain. Un concert de protestations s'éleva alors de toutes parts et on mit en doute la légitimité du règlement qui permettait le soufflage. Au cours d'une assemblée orageuse où les tenants du soufflage alléguaient que le jeu de dames n'était pas un jeu pour les aveugles tandis que les opposants décrétaient le soufflage comme arbitraire et illogique, ces derniers eurent la majorité et le soufflage fut rayé de la liste des règlements. Il est heureux que le match Beauregard-Gendron (le deuxième entre ces deux joueurs et qui eut lieu en 1912) ait eu une issue contraire au représentant canadien car autrement cette sanction existerait peut-être encore. On se souvenait de tous ces faits et on entretenait, ici, des doutes quant à la valeur du succès remporté par le joueur du pays voisin. D'autres cependant avaient beaucoup admiré

Willie Beauregard pour le cran qu'il avait montré dans une situation précaire. L'as de Holyoke n'avait pas fini d'étonner les spectateurs canadiens et le match qui allait débiter devait faire sensation. Après un échange de correspondance assez volumineuse, on en vint à une entente et il fut convenu que Beauregard viendrait à Montréal pour jouer un match du premier gagnant 3 parties mais limité à 10 joutes (car le temps disponible de Willie était compté) et que l'ouverture de ce grand match aurait lieu le 10 mars, 1918 au local de la « Casquette ». Au cours des pourparlers, J.-N. Authier qui servait de porte-parole au représentant des États-Unis, avait demandé que le match ait lieu à Holyoke, Mass., alléguant que Montréal venait d'être témoin de cinq matches successifs et qu'il serait équitable de faire bénéficier les Américains du prochain spectacle.

(Le Petit Journal, 19 février 1950)

La proposition américaine stipulait que les frais de déplacement du champion seraient assumés par l'organisation. En cas de refus, Beauregard désirait que le match soit limité à 7 ou 10 parties à cause de ses obligations qui lui interdisaient une absence prolongée. Ordinairement, le championnat d'Amérique comportait le gain de trois joutes, les nulles ne comptant pas et sans limite du nombre des parties à disputer. Toutes ces demandes furent rejetées par Auguste Perreault, au nom de John Gendron et la seule concession faite à Beauregard fut de limiter le match à 10 joutes. Au cas d'égalité, cependant, le match devait se poursuivre jusqu'à une victoire de l'un ou l'autre des concurrents qui le couronnerait champion. Donc la foule d'amateurs qui avaient suivi avec un intérêt passionné le dernier match Lafrance-Gendron se laissèrent gagner par cette nouvelle attraction qu'on leur offrait. Aussi le dimanche après-midi, 10 mars, 1918, les deux antagonistes s'installèrent face au damier-tableau pour commencer les hostilités. C'était une innovation qui marquait un énorme progrès sur le jeu sur les genoux et après le confort du spectateur assuré par la reproduction sur le tableau géant, c'était celui des joueurs qui était pris en considération. La mesure était plus qu'opportune.

Dans cette première joute de leur troisième match, John Gendron eut légèrement le meilleur sur Willie Beauregard, mais ce dernier s'avéra dans cette prise de contact initiale comme au cours de tout le match d'ailleurs, un fin stratège pour forcer la remise. La partie dura 3h15 et fut disputée devant une nombreuse assistance en dépit d'une tempête de neige la veille. Un fait curieux dans ce début de match c'est qu'il eut lieu un dimanche après-midi, alors que des parties de ligue se jouaient aux quatre coins de la métropole. On peut penser qu'une attraction de l'importance d'un match pour le championnat d'Amérique n'aurait pas dû venir en conflit avec des parties inter-clubs ou vice-versa. Aussi cette attitude a lieu de surprendre. La deuxième joute eut lieu le mardi 12 mars, 1918, toujours à La Casquette et cette fois, John fit plaisir à ses partisans en prenant l'as de Holyoke en défaut par une combinaison 5 pour 5 à dame. Après ce coup, Willie n'avait

plus de ressources et il dut abandonner après quelques mouvements. Ce premier succès souleva un grand enthousiasme et on accrédita davantage cette opinion que Beauregard avait été plutôt chanceux de vaincre John en 1912 et que cette fois, le champion prouverait sa supériorité sans coup férier. C'était porter un jugement prématuré.

(Le Petit Journal, 26 février 1950)

La foule a de ces sentiments curieux. Tantôt, elle s'exclame et prône hautement les mérites de son favori. Le lendemain, elle le désavoue avec une désinvolture scandaleuse. Autrement dit, elle est opportuniste et toujours du côté vainqueur. C'est en somme un enfant gâté, pas autre chose. Celle du 14 mars 1918, qui s'entassait dans la salle de La Casquette avait installé John Gendron gros favori pour triompher rapidement du champion américain. Or, au début de la troisième joute, le titulaire sembla vouloir lui donner raison en mettant Beauregard dans une situation précaire. En effet, John s'était accaparé du centre et occupait des cases aussi vitales et avancées que 39 et 40 sans que Willie puisse contrepionner efficacement pour faire disparaître ces pions hostiles puisqu'il n'était pas appuyé dans les lignes de fond. Cette démonstration de puissance stratégique de la part du représentant canadien eut, on le pense bien, le don d'enflammer l'assistance qui lui était, naturellement acquise puisqu'il s'agissait d'un match international où l'honneur du Canada était en jeu. John avec déjà un gain à son crédit semblait sur le chemin d'une seconde victoire. C'est à cette phase critique que Willie Beauregard mit en œuvre ses dons remarquables pour la défensive. Il se mit à manoeuvrer tantôt l'aile gauche, tantôt l'aile droite pour ensuite retraire et diminuer le nombre de pièces de façon graduelle. Il en arriva ainsi à la phase de 11 à 11 sans avoir perdu de pion ni sans avoir laissé à son rival une éclaircie vers la dame. Et quand John Gendron put finalement percer le mur défensif érigé par l'aspirant, Willie eut la faculté de s'acheminer vers la dame et à sa grande stupéfaction, l'assistance vit que Beauregard allait s'en tirer indemne. Effectivement, après une manoeuvre des plus habiles l'aspirant se mérita une nullité qu'il n'avait guère volée. Cette partie frappa l'imagination des amateurs et le Franco-Américain fut classé d'emblée le plus grand joueur défensif qu'ils avaient vus à l'œuvre. Elle fut reproduite dans le Manuel Roby publié en 1922, avec commentaires de J.-A. Bleau dont un à l'effet que : « Cette partie fait honneur au damier canadien ». Bleau appartenait à la classe des grands joueurs et s'il trahit son enthousiasme pour le cran démontré par Beauregard dans cette joute, c'est certainement parce qu'il y voyait quelque chose d'exceptionnel.

Aussi, bien qu'il fût à l'arrière par une joute, la tenue du challenger suscitait partout des éloges et on commençait à douter du succès facile qu'on avait prévu pour le champion d'Amérique. Aucun doute on avait mésestimé la valeur du nouvel aspirant. Il est vrai qu'il avait vaincu Auguste Lafrance pour le championnat des États-Unis.

(Le Petit Journal, 5 mars 1950)

Mais de quel calibre était cet Auguste Lafrance. C'est ce qu'on ignorait. C'est vrai que sur six parties jouées, Beaugard n'en avait gagné qu'une et que les cinq autres avaient été déclarées nulles. Donc pour juger Lafrance il fallait avoir une idée exacte de la valeur de Willie Beaugard et c'est justement l'élément qui manquait. Le match en cours devait éclaircir ce point. Cependant depuis sa tenue magnifique dans la troisième partie, sa cote était à la hausse. Cette partie qui avait duré 4h15 ne devait pas être la plus longue du match, car la quatrième dura 4h30 et fut très mouvementée. Disputée le dimanche après-midi 17 mars 1918, devant une très forte assistance, elle fut dès le début à l'avantage du prétendant au titre qui au lieu de se tenir sur une défensive timorée mena une brillante attaque et se montra agressif au possible pour faire perdre un pion à Gendron. Le champion eut beau offrir une défense brillante elle fut insuffisante car le Franco-Américain fut d'une solidité à toute épreuve et sa fin de partie irréprochable. Le résultat fut un triomphe qui plaçait les deux camps à termes égaux avec chacun une victoire à son crédit. Cette tournure des événements ne surprit qu'à demi, car on commençait à entrevoir dans l'aspirant un peu de cette étoffe avec laquelle on bâtit les grands champions.

Les qualités qu'on se plaisait à lui reconnaître généralement étaient un courage indomptable, une ténacité sans égale, un flegme remarquable dans les moments les plus critiques. Ces qualités, Beaugard devait les faire ressortir d'une façon éclatante dans la sixième joute. John Gendron n'était plus dans sa prime jeunesse et le match qu'il venait de livrer au brillant Willie Lafrance avait sapé beaucoup de sa vitalité. Pourtant, on ne saurait invoquer ce prétexte pour excuser sa défaite dans la cinquième partie qui se joua le 18 mars 1918. Il se défendit bien mais une disposition défavorable de ses pièces à la phase de 9 à 9 le posta en désavantage quand les deux rivaux prirent chacun leur chemin vers la dame. Les observateurs escomptaient une autre partie nulle, car l'avantage de Willie ne leur apparaissait pas suffisant pour en tirer un gain. Mais Beaugard s'avéra opportuniste de première force et à l'étonnement de tous obtint par une manœuvre très habile, la concession de cette partie par son rival. L'assistance fut frappée de la sûreté de la technique du Franco-Américain et cette belle maîtrise eut le don de dessiller les yeux même des plus incrédules. On se rendit alors compte que l'aspirant avait pris les devants, 2 gains contre 1, et que le titre d'Amérique commençait à pencher fortement du côté des États-Unis.

(Le Petit Journal, 12 mars 1950)

Cette démonstration de puissance de la part du représentant des États-Unis souleva une foule de commentaires dans tous les cercles damiques où les tenants du soufflage, ayant fait de Beaugard leur favori, se servaient de son succès pour attester qu'il pouvait gagner sans recourir au truc mis en œuvre en 1912. Ce raisonnement n'était pas pour plaire aux partisans de John Gendron qui accusaient les néo-

partisans de Willie de parti-pris et de manque de patriotisme, ce qui était pousser les choses un peu loin. Mais pendant que l'on dégoisait ainsi, le match en cours recevait une publicité qui lui faisait du bien et assurait pour la prochaine partie une assistance toujours plus forte. C'est ce qui se produisit quand débuta la sixième épreuve, le lundi 18 mars, 1918. Ceux qui assistèrent à cette joute ne devaient pas regretter leur déplacement. En effet ils virent la partie de championnat la plus mémorable qu'il eût été donné à un public damique d'être témoin. Elle ne devait être dépassée en sensation que par la fameuse première partie du match Beaugard-Deslauriers de septembre 1929, soit onze ans plus tard, avec toujours Willie Beaugard en vedette, cette fois par la fameuse lunette qui porte son nom. Dès la première phase du début écoulée, John Gendron fut très prompt à investir le côté grand rang et s'y bâtit graduellement une formation très puissante. Quand la phase médiane se dessina, il avait sur son rival un avantage considérable dû à un embouteillage du côté tric trac du jeu de Willie qui avait installé un pion très difficile à défendre. Sur l'aile droite, l'aspirant ne faisait aucun progrès mais du côté gauche, Gendron parvenait à une démolition systématique qui bientôt le mit en possession de trois pions passés, à quelques cases seulement de la dame. La situation de Beaugard était désespérée, absolument impossible à sauver. C'est l'impression générale qu'on avait et les partisans du champion jubilaient car pour eux cette position équivalait au gain qui mettrait les deux camps à chances égales. Malgré cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête, le Franco-Américain demeura absolument maître de lui-même faisant preuve d'un stoïcisme qui choquait certains spectateurs sous l'impression que dans les circonstances il aurait dû s'arracher les cheveux.

Beaugard n'était pas un défaitiste. Il était semblable au boxeur courageux qui essuie un orage de coups qui lui font très mal mais qui ne songe pas un seul instant à abandonner la lutte.

Il se mit à travailler sans relâche l'aile gauche et parvint à dégager son passage vers la dame. À ce moment Gendron était cependant trop près de la dame, et un sacrifice de John pour retarder l'aspirant mit Beaugard dans des difficultés pratiquement insurmontables...

(Le Petit Journal, 19 mars 1950)

Et pourtant Willie les surmonta grâce à une imagination défensive insurpassable mais grâce aussi à une variante de gain que John manqua entièrement. L'aspirant fit un crochet qui força Gendron à laisser prendre sa première dame un pour un. Puis ensuite Willie édifia un second crochet qui lui permit de prendre la seconde dame, trois pour un. La troisième était imprenable mais à ce moment Beaugard avait son passage vers la dame dans une position de 4 à 2 dont il s'empressa de profiter. C'est à cette phase que le champion aurait pu exécuter une brillante combinaison qui lui aurait assuré le gain. Mais sans doute ébranlé par la dure opposition fournie par son rival, le champion man-

qua cette opportunité et dut concéder la remise quelques coups plus tard. La foule oublia alors tout chauvinisme et fit une ovation sans pareille au joueur étranger qui venait de donner une démonstration de courage et de finesse sans parallèle dans les annales du damier canadien. La chronique du temps répandit aux quatre coins du pays la nouvelle de l'exploit sans pareil réussi par Beaugard et lui acquit la réputation bien méritée du plus grand joueur défensif de tous les temps sur le damier canadien. Ce tribut d'hommages rendait justice au Franco-Américain mais John Gendron, lui, était profondément dépité d'avoir laissé passer une si magnifique opportunité d'égaliser le score. Son moral s'en ressentit profondément et nul ne fut surpris de le voir succomber dès la reprise des hostilités qui marquait la 7^{ème} joute entre les deux concurrents. Un fait curieux de cette joute c'est que les deux joueurs avaient chacun exactement la même disposition de pièces à la phase de 16 à 16.

Il n'y avait donc positivement pas de désavantage pour l'un ou l'autre des deux camps. Cela n'empêcha pas Gendron de choisir une mauvaise suite de jeu et Beaugard n'imita pas son rival avec le résultat qu'il prit le meilleur de la situation et que toujours brillant opportuniste, il sut faire ce qu'il fallait pour en tirer un gain, son troisième et celui qui le couronnait champion au lieu et place de John Gendron. Le règne de ce dernier avait donc été éphémère puisque dès sa première défense du titre, il était vaincu. Comme au cours de la troisième joute, on avait annoncé que Willie Lafrance lançait un défi au vainqueur, le public se tourna vers la nouvelle attraction en préparation. On avait hâte de voir ce que ferait l'as de l'offensive qu'était Willie Lafrance contre l'as de la défensive qu'avait prouvé être le nouveau champion d'Amérique, Willie Beaugard. Le seul regret manifesté par les damistes canadiens consistait dans le fait que ce beau match en perspective allait se dérouler aux États-Unis et qu'il serait difficile pour eux d'en suivre de visu les péripéties.

(À suivre...)

(Le Petit Journal, 26 mars 1950)

Le match des deux Willie

Oui l'effervescence était grande parmi les damistes et elle embrassait littéralement deux pays. Les Franco-Américains jubilaient du fait que le titre était redevenu propriété américaine tandis que les Canadiens caressaient vivement l'espoir de voir Willie Lafrance faire triompher les couleurs métropolitaines et prouver à l'univers que Montréal était toujours la Mecque des grands as du damier et qu'un de ses fils devait nécessairement en être le détenteur. On espérait que ce serait coup double, c'est-à-dire que l'idole du club Sportif Lafontaine prouverait que John Gendron avait gagné un match contre lui mais qu'il ne lui était nullement supérieur, en premier lieu, et en second que Willie Lafrance était toujours le meilleur damiste de l'heure... C'est ce que ses partisans espéraient avec ferveur mais dont ils n'étaient pas très sûrs. Il y avait un obstacle à renverser et il n'était pas mince. Willie Beauregard, le nouveau champion d'Amérique, venait de donner une démonstration qui semblait surpasser les meilleures performances des artistes du pion de la métropole. Son style était irrégulier surtout du point de vue défensif, et parfois, dans certaines joutes il semblait concéder à ses rivaux des points stratégiques susceptibles de le placer dans de sérieux embarras. Et pourtant, il s'en tirait sans trop de dommages. Régulier, comme une horloge, il semblait que c'était toujours au tour de « l'autre » de se tromper. Lui, il ne commettait jamais de véritable gaffe et chaque gain qu'il concédait devait lui être durement arraché. Oui, Willie Beauregard était tout un joueur et un adversaire d'envergure. Willie Lafrance allait avoir l'occasion d'en faire la dure expérience. Le match contre John Gendron s'était terminé à la fin de mars, 1918. Entre temps, Ben Drapeau, agissant toujours comme gérant de Willie Lafrance, avait logé un défi... Cependant J.-N. Authier, agissant comme gérant de Beauregard, n'avait pas fixé de date et alléguait en réponse qu'il attendait que Lafrance ait fait son dépôt réglementaire de \$25 avant de considérer son défi d'une façon sérieuse. Or le représentant du nouveau champion savait pertinemment que le Montréalais et ses commanditaires n'étaient pas gens à badiner et qu'ils étaient réellement confiants dans les chances de leur représentant et avaient hâte de bâcler ce match dans tous ses détails. La tactique adoptée pouvait avoir pour but de retarder cet événement le plus possible afin de donner au champion un délai assez grand pour le reposer des fatigues encourues dans le match contre John Gendron.

(Le Petit Journal, 2 avril 1950)

C'est ce qu'on peut déduire de la correspondance échangée outre-frontière en marge de ce match en perspective. Entre temps, Beauregard avait regagné son patelin et avait été reçu triomphalement à son arrivée à Holyoke... Les Américains toujours épris de championnats de toutes sortes, n'étaient pas hommes à laisser passer ce succès inaperçu... Ils mirent donc en branle une organisation gigantesque et le Monument National, de Holyoke, Mass. fut

retenu comme lieu d'une réception en l'honneur du nouveau champion d'Amérique... C'était le siège de la Société St-Jean-Baptiste et plusieurs membres travaillèrent ferme pour faire de cette soirée une réussite totale... Et, on n'en doute pas, ils y parvinrent...

Cette célébration eut lieu le 3 mai, 1918, et le président de la S.J.B. adressa la parole, suivi d'autres sommités et notables de la ville, à un imposant groupement de Franco-Américains venus expressément pour marquer à Willie Beauregard leur estime et leur admiration... Dans la relation de cette fête, il fut mentionné que le père Eddie Beauregard y était allé d'une couple de chansons comiques, de son répertoire, et que cette manifestation était la plus grande faite jusqu'à présent à un champion du damier...

Eddie Beauregard était le père de Willie et avait détenu à un moment le championnat des États-Unis... Avançant en âge, il avait dû céder le pas à des concurrents plus jeunes... On m'a répété que lors de sa dernière défaite il avait fait cette citation : « vous m'avez battu, all right. Mais je vais vous en amener un qui vous aura... Oui, qui vous aura... Vous verrez, vous verrez bien ». Il voulait parler de Willie et l'avenir devait lui donner raison. Si j'ai ouvert cette parenthèse pour parler du père Beauregard c'est que le personnage en vaut la peine et que vous aurez l'occasion d'en lire plus long sur ce jovial et sympathique damiste du pays voisin...

Mais pour l'instant, revenons à nos moutons... Donc la fête en l'honneur de Willie Beauregard avait été tout ce qu'il y a de mieux... C'était un bon point en faveur du damier canadien et le fait d'attacher une grande importance à son nouveau monarque montrait qu'on tenait ce jeu en haute estime. C'était somme toute, faire la juste part des choses. Et comme il y a un temps pour s'amuser et un autre pour travailler, on s'intéressa à l'empêcheur de danser en rond qui s'amenait... Ce casseur de veillées c'était Willie Lafrance, du Canada, qui voulait ravir le titre aux États-Unis pour le ramener dans sa niche naturelle : Montréal.

Vous pensez bien qu'on n'allait pas se laisser faire...

(Le Petit Journal, 9 mars 1950)

Or, à cette époque, 1918, on n'y allait pas de main morte. On ne mettait pas de gants blancs pour s'adresser à un rival et on ne mâchait guère les mots. Les faits étaient étalés en blanc et en noir, et c'était à prendre ou à laisser. Partout, d'ailleurs, se manifestait un esprit combatif soutenu et cet amour de la lutte était peut-être la conséquence directe du fait qu'on en était à la quatrième année de la première guerre mondiale. Toujours est-il que le 18 août 1918, J.-N. Authier, porte-parole de Beauregard, sommitait Willie Lafrance de faire son dépôt avant de parler affaires. À ceci, Edouard Auger, secrétaire de la Ligue d'Amérique, répondit qu'il était autorisé de répondre qu'il en serait fait selon les desiderata du champion et qu'il n'avait qu'à faire parvenir la date où il serait

disponible pour défendre son titre. La réponse vint et le 1^{er} septembre 1918, était la décision finale. Lafrance et ses partenaires acquiescèrent. Le dépôt fut fait et les derniers détails furent agréés de part et d'autre.

Le public longtemps tenu en haleine put en fin de compte savoir à quoi s'en tenir. On oublia cette longue mise en scène et il ne fut plus question après cela que de soupeser les chances des deux concurrents. Comme dans tout match, les opinions étaient grandement partagées. D'aucuns prétendaient que le jeu de Lafrance mystifierait le champion et que son style qui faisait très large la part de l'improvisation triompherait du style défensif de Beauregard. D'autres opinait que Beauregard, aussi, avait un style déroutant et que Willie Lafrance connaîtrait la même déception qu'avait éprouvée John Gendron devant les tactiques évasives du champion franco-américain.

Pendant qu'on supputait les chances des deux rivaux, le camp de Willie Lafrance s'affairait. Jean Hudon lançait une proclamation par voie des journaux demandant aux forts joueurs de la cité de contribuer à la mise en condition du représentant canadien. Il terminait en alléguant qu'il y allait de l'honneur du Canada et demandait le concours de toutes les bonnes volontés afin de seconder Lafrance puissamment dans sa tâche. Cette requête ne tomba pas dans l'oreille de sourds. Et c'est ainsi que Lafrance put s'entraîner ferme avec J.-A. Bleau, C.-E. St-Maurice et le vétéran L.-O. Maillé. De la part de ce dernier, surtout c'était un beau geste, car il venait d'être vaincu en match par Willie Lafrance et dans ces conditions, personne ne l'aurait blâmé de s'abstenir. Il n'en fit rien cependant, et par là démontra une noblesse de caractère toute à son honneur.

(Le Petit Journal, 16 avril 1950)

Ces pratiques, on le comprend aisément, avaient pour but de donner à Willie Lafrance de durs exercices qui lui procureraient la meilleure des conditions dans son prochain test. Je dis test, car la valeur présente de Willie était difficile à déterminer. Il avait été vaincu par John Gendron qui à son tour venait d'être défait par Beauregard. Lafrance dans son dernier match avait montré des signes de fatigue évidente. Était-il complètement remis de cette dépression nerveuse qui s'était manifestée chez lui au lendemain de ses multiples rencontres pour le championnat d'Amérique ? Ou bien était-il encore « mental drunk » comme dirait un rédacteur sportif en faisant un rapprochement avec « punch drunk » si souvent employé dans la boxe ?

Dans ce dernier cas, n'était-il pas préférable de lui faire tenir des pratiques légères et de l'inciter à étudier seulement le style de Beauregard adopté dans ses trois matches contre John et son unique match contre Alfred Gendron ? Peut-être, mais à cette époque on optait pour l'entraînement intensif. Cette méthode pouvait être excusable dans les cas de longue inactivité, mais dans celui de Lafrance son opportunité était fort discutable. Le départ

de Willie pour Holyoke fut fixé au 29 août 1918, et ce jour-là, il prit le train qui devait le conduire à une nouvelle aventure damique. Il était accompagné de Philippe Gauthier, un très bon joueur, devenu de nos jours un bridgier réputé. Il fut accueilli par une forte délégation de Franco-Américains venus expressément lui souhaiter une cordiale bienvenue. C'était des enthousiastes du damier désireux d'établir une prise de contact avec l'idole montréalaise dont les exploits encore récents avaient défrayé la chronique de façon si continue. On était au courant là-bas que John Gendron n'avait vaincu Lafrance qu'avec la plus grande des difficultés et qu'il avait même été fortuné de réussir trois gains avant son rival.

Le match entre les deux Willie était donc pour les damistes du pays voisin une aubaine à ne pas manquer et ils ne se faisaient pas faute de manifester le plus bel enthousiasme pour l'événement historique qui allait débiter le 1^{er} septembre 1918. Les nouvelles de guerre, favorables aux alliés, qui parvenaient du front, l'alarme sonnée par tous les journaux afin de mettre en garde la population contre le nouveau fléau qu'on désignait sous le nom de « grippe espagnole » n'affectaient pas ces fervents qui étaient totalement pris par la fièvre du championnat d'Amérique.

L'organisation américaine avait très bien fait les choses et c'est dans une salle spacieuse que l'assistance fut reçue pour voir les deux as à l'œuvre. Un tableau démonstrateur, fidèle réplique du damier Perreault, y était installé.

(Le Petit Journal, 23 avril 1950)

Après la présentation des héros du jour et le cérémonial d'usage, les deux joueurs se mirent à l'œuvre. Willie Lafrance était en grande condition, ce jour-là, et il mena le jeu à une allure rapide et énergique qui décontenança quelque peu Beauregard. Le Willie américain n'avait pas eu souvent l'occasion de faire la partie contre un joueur dans le genre de Lafrance et la nouvelle école qui consistait à exploiter les ailes et embouteiller le centre sans lui être totalement inconnue ne laissait pas tout de même de le désenrayer plus que les attaques centrales massives d'un John Gendron. Le jeu du centre était celui qu'affectionnait Beauregard et soit en défense, soit à l'attaque, quand le jeu était confiné à ce seul rayon, le champion était tout à son aise.

Aussi dans ce premier engagement, il commença par commettre une première faute en permettant un dégagement classique par lequel un de ses pions s'en allait dans une case de coin sur le côté grand rang par une sorte de barreau sur un premier pionnage et un échange successif qui laissait les deux camps à égalité de pièces mais avec un certain avantage pour l'exécutant. Ce dégagement dégarnissait le centre du champion et le Willie canadien profita de ce premier avantage pour monter une droite solide puis plus tard embouteiller l'aile gauche de son rival. L'orgueil de Holyoke fort ébranlé par ces tactiques agressives du représentant canadien tenta de rétablir ses posi-

tions dans le centre mais là également, Lafrance lui causa maints soucis à telle enseigne que Beauregard, pris de panique, se résigna à prendre un coup qui assurait le passage à dame beaucoup trop dispendieux pour être normalement envisageable. Le coup perdait trois pions pour son exécutant et Lafrance empira la situation en jouant de façon à forcer Willie à sacrifier un quatrième soldat. Malgré tout cet avantage de son vis-à-vis, le champion manoeuvra durement en fin de partie et Lafrance dut faire appel à toutes ses ruses avant de forcer le Franco-Américain à concéder le gain.

Ce succès de l'aspirant fut acclamé par l'assistance qui se montra aussi sportive que celles de Montréal quand un étranger sortait vainqueur, mais on peut affirmer, sans crainte de se fourvoyer, que le cœur n'y était pas. La même affirmation ne vaut rien cependant pour décrire l'enthousiasme que souleva dans la Métropole du Canada, cette première victoire si ardemment désirée de tous les fervents canadiens. Un rayon d'espoir commençait à percer et dans tous les cercles locaux la seule question qu'on se posait était celle à l'effet du nombre de joutes qu'il faudrait à Lafrance pour ramener le championnat à Montréal. Ceux-là c'étaient les optimistes à outrance. Les autres étaient plus circonspects.

(Le Petit Journal, 30 avril 1950)

Oui car ils avaient appris à redouter Beauregard et ils savaient le champion apte à se rallier après une faiblesse. Ce raisonnement trouva sa justification dans le rapport venu des États-Unis voulant que Willie Beauregard avait égalé les chances dans la deuxième partie. L'étude de cette joute, rendue possible par l'envoi du texte que Philippe Gauthier annotait pour le compte des feuilles montréalaises, lesquelles le reproduisaient sans délai, démontre que c'est vers la phase de 16 à 16 que le drame commença. La formation du jeu de Willie Lafrance était presque entièrement paralysée ou plutôt bloquée par celle du jeu du champion. Pour donner plus d'élasticité à ses pièces, Lafrance entreprit de dégager en sacrifiant temporairement une pièce puis en exécutant la reprise dans les coups suivants. Mais Beauregard usa de grande stratégie pour rendre ce dégagement inefficace et rester avec un pion de plus. Il usa par la suite avantageusement de ce surplus de force pour acculer l'aspirant à d'autres sacrifices qui causèrent sa perte. Ce succès de leur favori rendit les Franco-Américains des plus heureux mais au Canada il eut l'effet d'une douche d'eau glacée sur l'enthousiasme des partisans de Willie Lafrance. Ce fut bien pis quand on apprit que Beauregard venait de gagner la troisième rencontre et qu'il menait par deux gains contre un. L'histoire de cette partie se résume à une tactique erronée de Lafrance à la phase de 11 à 11, alors qu'il avait nettement l'avantage du jeu contre le champion. Il avait la faculté à ce stage de la joute, de planter un piquet à 34 qui aurait donné beaucoup de difficultés au Willie américain. Au lieu de cette tactique, il adopta un coup destiné à immobiliser l'aile gauche, et sortit le pion 55. La riposte de Beauregard prit Lafrance par surprise, car elle

contenait une double attaque. L'aspirant dut perdre un pion ou laisser le passage à dame. Il préférera perdre le pion mais là aussi il fit erreur car son sacrifice n'écartait pas la menace de passage à dame. Il pouvait se prévaloir d'une ligne par laquelle il aurait eu un gros avantage de position en compensation pour la perte d'une pièce et aurait conservé certaines chances de forcer la remise. Sa décision le plaça dans une position indéfendable et après une brillante mais inutile résistance il dut concéder la palme à son rival. Cette partie avait duré 4 heures de temps contre 4 heures et 5 minutes pour la seconde et 3 heures et 15 pour la première. Reste à vous dire que la tournure des événements avait profondément chagriné les amateurs canadiens et qu'à Montréal, principalement, on broyait du noir suffisamment pour dépeupler la rue St-Antoine.

(Le Petit Journal, 7 mai 1950)

Mais comme tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, on conserva, contre toute expectative, un semblant d'optimisme. Le compte rendu dans les journaux était extrêmement concis et depuis les trois premières joutes aucun texte ne fut publié qui aurait permis de juger le jeu des quatre parties suivantes. Cet état de choses peut s'expliquer par le fléau de la grippe espagnole dont les méfaits faisaient rage à cette époque et que le souci de renseigner le lecteur cédait le pas à celui de récupérer des forces vivement atteintes par ce mal insidieux. Peut-être Philippe Gauthier continua-t-il d'envoyer le texte des parties annotées mais l'amateur ne put en bénéficier... De temps à autre, une dépêche spéciale annonçait que la quatrième partie s'était terminée par une remise... Qu'il en avait été de même de la cinquième, puis de la sixième reprise. Ce furent là les seuls détails qui parvinrent au Canada et il est malheureux que ce grand match n'ait pas reçu une publicité plus complète... Mais de ce côté-ci de la frontière on se reprenait à espérer dans les chances de l'aspirant et cette série de parties nulles semblait indiquer que Willie Lafrance avait repris son aplomb et livrait à Willie Beauregard une lutte sans merci pour reconquérir le titre de champion d'Amérique. On s'attendait maintenant d'un jour à l'autre à ce que l'espoir montréalais égalisât les chances mais on devait être déçu. En effet la septième partie fut favorable au champion qui s'adjugea le troisième gain qui mettait fin au match des deux Willie et qui laissait Beauregard toujours le maître incontesté du damier canadien...

Cette faillite du représentant canadien, fut à l'orgueil métropolitain, un rude coup dont on se remit légèrement quand on apprit qu'Alfred Gendron tenterait sa chance contre l'invincible Franco-Américain... Alfred avait déjà un triomphe à son crédit contre Beauregard et il n'était pas illogique de penser qu'il pouvait répéter son exploit même s'il avait dû s'avouer deux fois vaincu devant Willie Lafrance... Le jeu du barbier de St-Henri pouvait présenter à Beauregard une énigme indéchiffrable tandis que ses mêmes tactiques convenaient admirablement au jeu de Lafrance... Autre joueur, autre problème... Le défi fut lancé par l'intermédiaire de J. G. Bibeau et on en vint à l'entente que le

match se jouerait à Holyoke le 29 novembre 1918. Les réunions publiques interdites à Montréal à cause de l'influenza ne semblaient pas l'être aux États-Unis et c'est ce qui explique que le match devant public put avoir lieu. Si le match des deux Willie avait reçu à Montréal une publicité intense, celui d'Alfred Gendron contre Beauregard fut très légèrement commenté, avant, pendant et après... Mais il présente tout de même pour l'histoire du damier canadien une circonstance assez amusante comme on pourra le constater.

(Le Petit Journal, 14 mai 1950)

Du côté américain, le match Gendron-Beauregard soulevait un intérêt plus grand que celui manifesté au Canada. Le fait que le titre était propriété américaine ne pouvait maintenir plus facilement l'enthousiasme chez nos voisins tandis que chez les Canadiens, si le jeu solide et impeccable de Willie Beauregard les laissait dans une vive admiration, il ne changeait rien au fait que le champion n'était pas un Canadien et que son invincibilité ne laissait pas entrevoir grand'chance de succès pour ses antagonistes, ce qui donnait cours à un pessimisme assez justifié et à une diminution d'intérêt dans la prochaine contestation du Championnat d'Amérique. Il y avait aussi ce fait important que le 11 novembre, 1918, était devenu une date historique avec la signature de l'armistice qui mettait fin (temporairement) à la première guerre mondiale. Les plus de quarante ans se souviennent des scènes de délire qui accueillirent cette nouvelle de la cessation des hostilités. Les alliés avaient mis le point final à une dramatique "partie de dames" mal commencée mais brillamment terminée, et les damistes se réjouissaient pleinement de la fin de ce cauchemar. Mais cette joie avait vite fait place à une inquiétude très vive à la nouvelle des ravages causés par le virus importé d'Espagne où la grippe avait exercé ses premiers méfaits. Ces événements préoccupaient trop les esprits et ils furent sans doute cause que le match Alfred Gendron-Willie Beauregard ne reçut qu'une très restreinte publicité et qu'il passa presque inaperçu. Quelques jours avant le départ d'Alfred pour Holyoke, J. O. Roby (auteur du manuel Roby) secrétaire-correspondant de la Ligue d'Amérique faisait paraître l'avis qu'Alfred Gendron aurait à disputer un match du meilleur en trois contre Ferdinand Rhéaume pour décider du champion individuel à la Ligue de Montréal, Classe A. Cette nouvelle parut le 23 novembre 1918 et il est assez surprenant qu'on n'ait pas attendu, pour la lancer, la conclusion du match imminent pour le championnat d'Amérique. Toujours est-il que le 26 du même mois Gendron prenait le train pour Holyoke accompagné de quelques admirateurs de la partie ouest de la ville dans son voyage. Plusieurs damistes de St-Henri s'étaient rendus à la gare pour lui souhaiter bonne chance. Puis la première partie eut lieu le 28 novembre, 1918, et Alfred eut l'avantage sur Willie après 4 heures de jeu. Il eut même, en fin de partie, un excédent de deux pions sur le tenant du titre mais la formation des deux jeux ne permettait pas un gain et la partie fut déclarée nulle. C'est ici que survint l'incident qui devait faire naître

entre les deux contestants une animosité plus intense que celle remarquée dans les deux matches antérieurs Alfred Gendron-St-Maurice et Willie Lafrance-Ferdinand Rhéaume.

(Le Petit Journal, 21 mai 1950)

C'est une remarque d'Alfred Gendron qui eu le don d'allumer un feu qui devait couvrir sous les cendres plusieurs années durant. À un spectateur qui s'enquérât auprès de l'aspirant de la possibilité éventuelle de tirer un gain de son avantage de deux pions dans la première partie, Gendron répondit avec cette morgue qui lui était coutumière quand il était engagé dans un match: "Oh! après tout, ce n'était qu'une partie de repos". Si l'intention d'Alfred était d'expliquer qu'il ressentait encore la fatigue du voyage et que cette circonstance avait influé sur le résultat ultime de cette première rencontre, elle était exprimée de façon maladroite... Pour ceux qui connaissaient bien l'artiste du piquet, sa phrase ne contenait pas qu'une simple excuse mais bien l'indice qu'il était convaincu de vaincre Willie Beauregard de nouveau. Elle impliquait le fait que Gendron pouvait jouer une première partie "en se reposant" contre un joueur aussi redoutable que s'était révélé l'as de Holyoke dans ses récents matches contre John Gendron et Willie Lafrance. Puis qu'une fois reposé le match ne traînerait pas en longueur... et que lui Alfred Gendron retournerait à Montréal, détenteur du titre de champion d'Amérique. Si le barbier de St-Henri avait cherché par sa remarque à soulever la colère de Willie Beauregard et de ses partisans, il y réussit parfaitement. Il devait par ailleurs en subir le contre-coup. Sans doute pensait-il qu'ainsi vexé, le champion serait trop surmonté pour conduire efficacement son jeu... S'il avait fait ce calcul, (ce que je ne crois guère, cependant) Alfred Gendron devait constater à ses dépens qu'il s'était mépris. Dès la seconde reprise Beauregard riposta violemment à l'attaque centrale de Gendron et par une série de pionnages judicieux s'adjugea un avantage assez précis sur les ailes tout en arrêtant toute expansion rivale au centre. Il augmenta son avantage graduellement et finalement força Gendron à concéder la joute après 3h55 de jeu. Ceci se passait le lundi 29 novembre 1918, et le père Eddie Beauregard ne se fit pas faute de dire à Gendron: "Fred, tu m'as l'air à mieux jouer quand tu te reposes". "Le match n'est pas fini," répondit l'aspirant quelque peu aigri et par la défaite et par l'observation du père du champion. "T'inquiètes pas, mon vieux, tu ne moisiras pas à Holyoke," fut la riposte cinglante de ce dernier. Gendron se tint coi mais il comprit qu'il s'était placé dans une impasse par sa remarque indélicate. Ce fut lui qui se sentit mal à l'aise et qui en subit les effets désastreux dans les joutes subséquentes. Après tout, il n'était pas chez lui et il n'avait plus pour le seconder moralement un Hector Beaudry et un Félix Lacroix, comme lors de son match en 1913.

(Le Petit Journal, 28 mai 1950)

Non, ce soutien moral qu'avaient été ces deux enthousiastes partisans d'Alfred pour l'aspirant, ce dernier ne l'avait plus. Un champion ou un aspirant au titre n'a jamais le meilleur à se

créer des ennemis quels qu'ils soient par une attitude méprisante ou en tenant des propos qui tendent à diminuer la valeur de l'opposition. Même les amis d'un tel joueur lui tournent le dos et ainsi abandonné à lui-même en plus d'être harcelé par des lazzis, sa confiance en lui-même finit par s'envoler. De là à essayer des revers il n'y a qu'un pas. C'est la triste expérience que l'as de St-Henri devait connaître au cours de son second match contre Willie Beauregard. La troisième joute eut lieu le 1^{er} décembre 1918, et dura 4 heures. Le champion, toujours aigri par la remarque de son rival, continua la tactique qui lui avait si bien réussi dans la seconde joute et n'éprouva pas trop de difficultés à faire sombrer Gendron dans l'humiliation de la défaite. L'aspirant n'était plus le même homme et son jeu se ressentait de la situation unique où il s'était placé. Il n'était pas sans se rendre compte que sa cause était mauvaise et qu'il avait eu tort de soulever le légitime courroux du champion américain. Comme résultat tangible, sa remarque avait eu pour effet d'ajouter encore à la détermination du titulaire et, au naturel, celle-ci était déjà bien suffisante. Quant à l'aspirant, il n'avait plus le même cœur au jeu et aussi le match devait prendre fin dès la quatrième joute disputée le 2 décembre 1918, après 4 h 45 d'efforts inutiles. Ce que les amis de Beauregard servirent alors au Montréalais comme savon, on se l'imagine bien quelque peu et Alfred fut heureux de revenir dans son pays malgré qu'il ne revenait pas avec le titre, ni avec un prestige augmenté, ni avec la réputation d'un diplomate accompli. Fort désappointé d'avoir été ainsi bousculé il décida de rentrer dans sa tente pour quelque temps et déclina de jouer contre Ferdinand Rhéaume pour le titre de champion de la Classe A, comme on lui en avait intimé l'ordre. Ce titre ne disait rien qui vaille à Gendron mais il n'en allait pas ainsi de Rhéaume qui se reprit à faire le tour de la ville pour faire connaître à tous qu'il était prêt à défendre l'honneur qui lui échoyait contre tout opposant qu'on voudrait lui présenter. Son bagoût finit par tomber sur les nerfs de quelques damistes qui incitèrent un jeune au talent très prometteur à relever son défi. Ce joueur venait de St-Vincent-de-Paul et devait s'illustrer plus tard dans les parties internationales de la coupe Caron-Beaudry. J'ai nommé le maître Ludger Paquette qui prit sur lui de tenter de mettre un frein à l'intarissable façon de l'ex-contestant au championnat d'Amérique. Un peu plus loin, je donnerai des détails de ce match qui bien que comportant la défense d'un titre secondaire aura le mérite de permettre au lecteur de se faire une idée de la valeur de l'ex-rival de Willie Lafrance.

(Le Petit Journal, 4 juin 1950)

Pour en revenir au championnat d'Amérique, disons que sa contestation ne devait pas s'arrêter même après les trois triomphes décisifs de Willie Beauregard sur John Gendron, Willie Lafrance et Alfred Gendron trois des plus grands noms du damier canadien que Montréal ait abrités dans son sein. Il restait encore un adversaire redoutable à Beauregard et il était un compatriote. Au Canada on devait apprendre dans les années à venir à redouter le nom d'un

autre Lafrance. Auguste de son prénom et qui résidait à Fall Rivers, Mass. Auguste n'avait aucun lien de parenté connu avec Willie Lafrance de Montréal mais les Canadiens avaient remarqué que Beauregard avait éprouvé beaucoup de difficultés à triompher d'Auguste Lafrance, en 1917, dans un match qui avait duré cinq joutes. C'était pour le titre de champion des États-Unis et comme on l'a lu précédemment Willie avait gagné par 1 gain et 4 parties nulles. Or ce même Auguste Lafrance venait de lancer un défi par la voie des journaux au champion d'Amérique pour le titre. Chs Trahan, de Berlin, N.-H., dans le temps, agissait comme porte-parole de Lafrance et peu au courant des procédures à suivre pour loger un défi pour le titre d'Amérique, en bonne et due forme, se vit rabrouer par le président de la Ligue d'Amérique, William Labrecque. Trahan pour obtenir une réponse du champion avait donné copie à tous les journaux du désir d'Auguste Lafrance de contester le championnat d'Amérique. Or Labrecque, l'invita, par la voie des journaux également à se servir de l'intermédiaire usuel, c'est-à-dire le bureau de la Ligue d'Amérique qui avait juridiction sur tous les matches d'importance. Labrecque était un homme très juste, d'une intégrité irréprochable et d'une austérité implacable. Il s'objectait à ce que l'aspirant fasse affaires directement avec le champion, ce que Lafrance et Trahan son mentor, faisaient de bonne foi persuadés qu'ils étaient que la question du championnat d'Amérique était strictement une affaire américaine puisque le champion et l'aspirant habitaient tous deux, les États-Unis. On se plia de bonne grâce aux règlements et c'est ainsi que la Ligue d'Amérique bâcla le match Willie Beauregard-Auguste Lafrance dont l'ouverture fut fixée au 2 février 1919. Ce nouveau duel pour le plus haut honneur qu'on pouvait briguer alors, sur le damier canadien, soulevait un immense intérêt aux États-Unis. Au Canada, seuls ceux qui étaient au fait de la puissance du prochain contestant, sentaient leur curiosité piquée par l'événement en préparation. Les autres étaient indifférents. La première nouvelle annonça une partie très longue avec résultat nul.

(Le Petit Journal, 11 juin 1950)

Elle avait duré 6 hres et 15 minutes, ce qui était le temps le plus long pour une partie de championnat depuis 1916. La deuxième fut une joute nulle après 5 hres de jeu et les Américains qui assistaient au match en avaient certes pour leur argent... et leur patience. Mais la troisième partie devait connaître un temps plus rapide car elle ne dura que 4 hres et 5 minutes, mais cette fois-ci le champion brisa la défense du solide et tenace Auguste Lafrance pour enregistrer le premier gain du match. Comme Beauregard n'était pas homme pour se contenter d'un premier succès, il manoeuvra adroitement dans la 4^e pour de nouveau prendre l'aspirant en défaut après 3 hres et 30 minutes de jeu. Ceci postait le champion à l'avant 2 gains contre aucun pour Lafrance. La valeur du champion s'affirmait de plus en plus et au Canada, tout comme aux États-Unis la réputation d'invincibilité de Willie Beauregard croissait de jour en jour. Le

10 février 1919, vit une autre partie nulle dans la 5^e joute de ce match avec une durée de 4 hres de temps. À ce moment on s'attendait à une 3^e victoire du champion qui mettrait fin à cette rencontre, mais la sixième vint ranimer l'intérêt quand on apprit que l'aspirant avait mis la main sur une première victoire aux dépens de Beauregard après une autre longue séance de 5 hres et 30 minutes. Dans les parties longues, Auguste Lafrance semblait avoir le meilleur car le mieux que Willie pouvait faire était une remise. Le dimanche 16 février 1919 devait toutefois mettre fin au match des deux Américains car Beauregard, mit, ce jour-là un 3^e triomphe à son crédit après seulement 3 hres et 30 minutes de jeu. Willie Beauregard venait de défendre son titre victorieusement pour une 4^e fois consécutive et dans chaque cas contre des adversaires d'un haut calibre indiscutable. Cela devait calmer quelque peu les ardeurs des aspirants au titre et même à Montréal on faisait campagne pour éviter qu'un Canadien ne lançât un défi sans avoir au préalable fourni des preuves tangibles de sa valeur. L'as de Holyoke avait si nettement affirmé sa supériorité au cours de ses récents matches qu'on ne voulait pas voir en lice des aspirants douteux dont la présence aurait jeté du discrédit sur la contestation du championnat d'Amérique. Beauregard avait fait maison nette autour du titre. Il était réellement le monarque du damier canadien, et au Canada aussi bien qu'aux États-Unis on ne jurait plus que par Willie Beauregard.

(Le Petit Journal, 18 juin 1950)

Mais pendant que Willie Beauregard s'était acquitté de sa tâche de disposer d'un autre concurrent, les as montréalais n'étaient pas restés dans l'oisiveté. Bien au contraire, le besoin de trouver un aspirant vraiment menaçant pour le titre d'Amérique avait donné cours à quelques matches intéressants. En premier lieu et au mois de février 1919, Léonard Ottina avait lancé un défi à Willie Lafrance pour un enjeu. Ce dernier avait relevé le gant sans hésitation parce que pour le Willie canadien c'était devenu une seconde nature de jouer des matches et il n'était vraiment heureux que lorsqu'il retrouvait cette atmosphère de lutte intense et soutenue. Il y avait cette autre raison qu'on n'étalait pas mais qui se devinait, que l'ex-champion visait à un match retour contre Beauregard, car la première escarmouche ne l'avait pas convaincu. Contre Ottina, Willie Lafrance avait connu beaucoup de succès précédemment. Le Franco-Italien avait cependant acquis de l'expérience sur le damier canadien. Il s'avérait au moment de son défi, un joueur de très grande classe et on avait appris, en certains milieux, à entretenir beaucoup d'égards pour son sens de la combinaison et sa grande maîtrise en finale, surtout vers la phase de 11 à 11. Léonard Ottina était arrivé de France cinq ans plus tôt pour exercer ici son rare métier de sculpteur sur bois. Il avait appris tout d'abord le jeu français qui comme on le sait, ne compte que 50 cases de jeu et 20 pions chaque côté. Il était donc plus familier avec les positions qui comportaient un petit nombre de pièces et c'est pourquoi il devenait formidable à mesure que la quantité décroissait. Willie

Lafrance devait constater à ses dépens que son ancien rival avait fait des progrès. Effectivement quand le match prit fin, Léonard Ottina avait enregistré 3 gains et fait 3 nulles. C'était une superbe revanche sur celui qui l'avait défait trois ans auparavant. Ce succès mit Ottina en vedette et on entrevit en lui l'adversaire capable de forcer Beauregard à la limite. Cette conviction s'accrut quand un match Ottina-L.-O. Maillé fut conclu et joué en mars 1919. C'était une affaire de cinq parties. Les parties se jouèrent au club Les Étoiles dont le vétéran faisait partie, et furent suivies avec grand intérêt par les amateurs qui jugeaient ce match une épreuve de force pour l'ex-Européen. Il la subit d'ailleurs avec beaucoup de succès car il triompha de Maillé dans les première et seconde joutes pour forcer la remise dans les trois suivantes. Le prestige d'Ottina s'accrut de façon extraordinaire à la suite de ses deux brillantes performances contre deux ex-champions d'Amérique aussi avantageusement cotés que W. Lafrance et L.-O. Maillé.

(Le Petit Journal, 25 juin 1950)

Il venait de jouer onze parties sans défaite contre deux rivaux renommés et il devait s'illustrer encore dans un tournoi dit pour le championnat de Montréal dont L.-O. Maillé venait de promouvoir l'idée. Mais avant d'en relater les faits, qu'on nous permette de dire que le match Ludger Paquette-Ferdinand Rhéaume pour le championnat de la Classe A joué en mars 1919 se termina par la victoire du jeune Paquette. Ce fut un rude coup pour Ferdinand Rhéaume qui cessa de lancer des défis et se contenta, dans ses visites, d'assurer qu'un vrai champion était celui qui pouvait manoeuvrer correctement dans une partie rapide. Ludger Paquette, un futur maître qui devait montrer beaucoup d'étoffe dans les rencontres internationales, venait toutefois de lui prouver qu'il était difficile de toujours faire vite et bien. Il va sans dire que son triomphe avait fait plaisir à de nombreux amateurs qui goûtaient peu les avancés du barbier de la rue Visitation. On concluait que l'échec infligé à Rhéaume par la recrue de St-Vincent de Paul faisait du premier un bien piètre concurrent pour le championnat d'Amérique et que sa place n'aurait dû guère être en face de Willie Lafrance pour le gros titre, en 1917.

Les réflexions qui s'imposent en marge du résultat de ces trois matches Lafrance-Ottina, Maillé-Ottina, Rhéaume-Paquette, c'est que les trois participants à des matches pour le championnat d'Amérique venaient d'être vaincus par des non participants, et que deux nouveaux joueurs occupaient le premier plan pour disputer le titre suprême. De ces deux aspirants, cependant, Léonard Ottina était sans contredit celui qui s'était affirmé le plus car ses victoires avaient été enregistrées aux dépens d'une opposition de choix. Quant à Paquette, il était en plein progrès, c'était visible mais il n'avait pas encore cette expérience nécessaire pour le qualifier à un match pour le titre. Le tournoi de Montréal devait toutefois clarifier la situation et démontrer qui tenait la vedette de l'heure sur le damier canadien dans la métropole. Par la voie des journaux, L.-O. Maillé avait invité tous les

as du damier à s'inscrire dans un tournoi dont le vainqueur serait proclamé champion de Montréal. L'idée reçut de nombreuses adhésions et lors d'une assemblée convoquée à cet effet, les conditions de participation et de jeu furent déterminées. On décida que l'ouverture se ferait le 10 avril, 1919 et jusqu'à la dernière minute on espéra que tous les grands noms du damier y figureraient. Mais comme dans toute organisation du genre, on devait être déçu dans cette espérance. On dut procéder sans la présence de John Gendron, C.-E. St-Maurice et J.-A. Bleau qui auraient donné à ce tournoi un caractère de choix exceptionnel.

(Le Petit Journal, 2 juillet 1950)

Tout de même un champ de 11 concurrents se recrutait parmi de très grands noms du damier tandis que quelques autres étaient de futurs maîtres qui voulaient tenter leur chance contre une opposition de première force. Quand le 10 avril, 1919 s'amena l'appariement opposa Alfred Gendron à Léonard Ottina, F.-X. Lavallée (un septuagénaire) à L.-O. Maillé, Ludger Paquette à Anthime St-Georges (un produit de Joliette); Willie Lafrance à Elie Jacques (joueur de très grande renommée dépassant lui aussi les 70 ans), Alexandre Larin à Ovide Marquis et Hermas Pelletier à Roch Lapierre. Les résultats furent une remise pour la partie Gendron-Ottina, un gain pour L.-O. Maillé, une remise pour la joute L. Paquette-A. St-Georges, une défaite pour Willie Lafrance aux mains d'Elie Jacques et finalement une remise Larin-Marquis. La partie Hermas Pelletier et Roch Lapierre n'eut pas lieu et fut concédée par défaut au premier. Le vétéran Roch Lapierre, un des plus grands joueurs que le nord de la ville ait produits, s'abstint de ce tournoi car il n'aima pas certaine façon d'agir et de parler d'un des organisateurs. Dans le temps, Lapierre était hautement coté et on s'en servait souvent pour juger de la valeur d'un concurrent qu'on désirait opposer à un adversaire de marque. Il était reconnu comme joueur de position et il était l'élève de Ransom, un fameux joueur qui ne concourut jamais pour aucun titre mais qui appartenait au calibre des grands champions. Ransom était un joueur de centre et ses tactiques du début de la partie étaient renommées. C'est lui qui avait donné à Alfred et John Gendron les données d'une solide formation dès le début d'une partie et ceux-ci ne s'étaient pas fait faute d'en profiter largement. Le retrait de Lapierre laissa le tournoi avec 11 concurrents mais comme on l'a vu il était rehaussé par la présence de 4 ex-champions d'Amérique. Dans ce début, la première défaite subie par Willie Lafrance devait lui faire perdre la chance de sortir premier de cette contestation, qui marquait les jalons véritables de la nomination d'un champion du Canada. Comme le titre d'Amérique était aux États-Unis pour assez longtemps si l'on se basait sur la tenue impeccable de son tenant actuel, Willie Beauregard, il convenait qu'on désignât d'une façon ou d'une autre quel était au Canada, le meilleur joueur. Ce tournoi avait été désigné comme étant pour le titre de champion de Montréal mais c'était un fait reconnu que la Métropole canadienne donnait asile aux plus habiles joueurs du temps et il

n'aurait pas été illogique de proclamer le gagnant du tournoi en marche, champion du Canada.

(Le Petit Journal, 9 juillet 1950)

Pour en revenir à la partie W. Lafrance-Elie Jacques, disons que ce dernier était un joueur redoutable entre tous et que sa réputation d'originalité et de ruse avait formé autour de son nom une sorte de légende. Il était le joueur autour du damier duquel on aimait stationner et observer car il avait un style mystifiant peu facile à imiter. Contre certains adversaires de valeur moyenne, Jacques qui était devenu sourd avec l'âge, jouait sans dédamer et cette façon de jouer peu orthodoxe avait le don d'intriguer et son vis-à-vis et les spectateurs anxieux de voir comment on passerait à dame dans ces conditions. Elie avait toujours une finesse en réserve et le nombre de ses victimes était considérable. D'où cette considération qu'on lui portait, ce qui n'empêchait pas certains observateurs, d'aider son opposant éventuel de leurs conseils, sûrs qu'ils étaient de n'être point entendus. Même avec ce handicap, Elie Jacques sortait plus souvent qu'autrement victorieux de ces joutes particulières, au grand amusement de tous, le vaincu en moins. On se rendra compte parfaitement qu'un tel adversaire pouvait présenter même à un joueur de la trempe d'un Willie Lafrance, un antagoniste sérieux et le fait pour ce dernier d'avoir succombé ne doit pas surprendre plus que de raison car entre deux joueurs de grande valeur tout peut arriver. Le tournoi se jouait sur la base de deux rencontres contre chaque adversaire soit un total de 20 parties pour chacun des 11 concurrents en lice. Et vers la fin du tournoi, Léonard Ottina se trouvait en avant par ½ point assuré sur Alfred Gendron qui n'avait plus de chance de faire la première place, suivi cependant de Lafrance qui pouvait partager la première position à condition de vaincre Hermas Pelletier et Alfred Gendron. Or le 24 mai 1919, le leader ayant gagné sa première joute, la situation pour Lafrance prit beaucoup d'acuité. Il réussit cependant à vaincre Hermas Pelletier dans une fort belle partie mais il dut se contenter d'une remise contre le puissant Alfred Gendron qui n'avait été pris en défaut que 2 fois précédemment. Par ce résultat, Léonard Ottina connaissait un nouveau grand succès et on commençait à voir en lui l'aspirant logique au titre d'Amérique. Un incident, ou plutôt un match devait cependant contrecarrer ces projets comme on le verra bientôt. Le classement final de ce grand tournoi qui venait de démontrer hors de tout doute la grande valeur du Franco-Italien démontrait un total de 14 points pour Ottina formé de 10 victoires, 2 défaites et 8 parties nulles. Lafrance venait en second lieu avec 13 ½ points soit 10 victoires, 3 échecs et 7 parties remises. Alfred Gendron occupait le 3^e rang avec 13 points, ou 8 gains, 2 échecs et 10 remises.

(Le Petit Journal, 16 juillet 1950)

Voici en détail le classement final de ce tournoi :

	G	P	N
1. L. Ottina	10	2	8
2. W. Lafrance	10	3	7
3. Alf. Gendron	8	2	10
4. H. Pelletier	9	5	6
5. L.-O. Maillé	9	6	5
6. F.-X. Lavallée	6	6	8
7. Ludger Paquette	6	6	8
8. Elie Jacques	4	9	7
9. A. St-Georges	2	9	9
10. O. Marquis	2	10	8
11. Alex. Larin	2	10	8

Ottina fut donc proclamé champion de Montréal mais on se rendit vite compte que ce titre était vraiment trop modeste surtout en tenant compte de la présence de quatre ex-champions d'Amérique parmi les concurrents. On en vint peu à peu à considérer le sculpteur sur bois comme champion du Canada mais ce titre ne fut reconnu officiellement par la ligue d'Amérique que quelques mois plus tard. À tout événement Ottina était un champion et dans le temps on n'aurait pas laissé un champion dormir sur des lauriers fraîchement conquis. Cette fois, ce fut J.-A. Bleau qui entra en scène en provoquant le nouveau champion dans un match du meilleur en trois parties, dont l'enjeu serait versé à la Palestre Nationale afin de doter cette institution des fonds nécessaires à l'achat des accessoires du damier canadien. Effectivement, Bleau était membre du centre sportif de la rue Cherrier et son ambition était d'y asseoir solidement une section damique. Cet arrangement entre les deux joueurs accepté d'emblée par le champion ne cadrait pas avec les règlements de la ligue d'Amérique qui n'avait dans ses statuts aucune provisions pour le nouveau titre lequel, dans ces conditions aurait dû être disputé sur la base du premier gagnant trois parties tel que stipulé pour le championnat d'Amérique. La question du titre en jeu ne fut pas non plus très spécifique et la chronique du temps n'a fait que mentionner très vaguement le championnat de Montréal. Personnellement, je l'appellerai match pour le championnat du Canada, et je ne crois pas me fourvoyer en le nommant ainsi. L'endroit choisi fut celui de la Palestre Nationale et ce fut le premier des grands événements du damier qui devaient avoir lieu par la suite à ce célèbre rendez-vous de la jeunesse sportive canadienne française.

Il y avait longtemps que Bleau n'avait pas figuré dans un match quelconque mais sa valeur comme damiste de très grande classe était connue de longue date.

(Le Petit Journal, 23 juillet 1950)

On avait le vague souvenir de ses deux matches contre le célèbre Benjamin Berthelot joués le premier en 1895 et le second vers 1898 avec une victoire pour Bleau dans l'occasion initiale et une défaite dans la seconde. Depuis lors, Bleau s'était contenté de figurer dans les parties de ligue et de faire la partie amicale avec les vedettes de l'heure en plus de fournir ses

meilleurs efforts à l'entraînement de Willie Lafrance pour ses divers matches. Il était rare que Bleau fut pris en défaut dans ces joutes et on l'avait surnommé en certains milieux le champion de la partie nulle. Sa rencontre contre Ottina ne manqua pas de soulever le plus vif intérêt tant on était convaincu que le nouveau monarque de Montréal en aurait plein les bras de cette nouvelle opposition qui s'amenait. Cette attente ne devait pas être déçue. La première partie de ce grand match eut lieu à la Palestre du National le 1^{er} juin 1919. Au cours de cette joute, Bleau se révéla le grand maître qu'on reconnaissait en lui en acculant Ottina « sur les câbles » et en le « martelant de durs coups ». Il entreprit dans la gauche une fine stratégie qui lui assura le passage à dame. Cette trouée présentait quelque chose de dangereux pour le champion et plusieurs experts étaient d'opinion que l'aspirant allait gagner. C'est à ce moment qu'Ottina trouva une série de ripostes ingénieuses et parvint à sortir indemne de cette impasse. La partie fut déclarée nulle après 4 heures de jeu. Cette performance des deux joueurs fut jugée excellente et une publicité de bon aloi mit en goût les amateurs qui se rendirent nombreux pour la seconde séance fixée au jeudi 5 juin 1919. Elle dura 4 heures et demie et fut déclarée nulle d'accord quand les deux antagonistes se trouvèrent, en fin de partie, en possession de deux dames chacun et une parfaite égalité de forces. La troisième reprise fut disputée devant une salle comble car malgré le temps chaud on voulait profiter de ce dimanche après-midi pour suivre le duel que se livraient ces deux gentilshommes du damier canadien. Le match étant une affaire du meilleur en trois, le premier à gagner une joute devenait le nouveau titulaire ou assurait victorieusement la défense de son titre. Une telle clause rendait possible la fin abrupte de ce match et c'est ce dénouement éventuel qu'on ne voulait pas manquer. Cette 3^{ème} partie dura 5 heures et fut jugée par la chronique du temps comme une performance de toute beauté. Cette fois ce fut Bleau qui dut recourir à toute sa science pour obtenir l'égalité finale.

Une magnifique fin de partie de Léonard Ottina causa bien du souci à Bleau après que l'aspirant eut lui-même choisi une variante de double passage à dame qui le laissait en surplus d'un pion.

(Le Petit Journal, 30 juillet 1950)

Cette ligne de jeu qui paraissait avantageuse à priori était devenue ultérieurement très risquée et seule une manoeuvre très juste de Bleau lui permit de partager les honneurs de ce troisième engagement. En ce mois de juin, 1919, la chaleur s'était fait sentir et dans tous les milieux on était d'avis que les deux joueurs avaient été sages de ne s'engager que dans un court match au lieu d'un marathon du premier gagnant 3 parties.

Mais malgré ce handicap d'une belle température qui rendait hors saison les attractions d'intérieur, le match Bleau-Ottina remportait un gros succès tant du côté de l'émulation que celui de l'assistance. On s'empressa une quatrième fois pour voir les deux maîtres aux pris-

es, le dimanche 15 juin, 1919. Les témoins de cette joute devaient ne pas avoir à regretter leur déplacement. En effet, il leur fut donné d'assister à l'une des plus belles parties dont les annales du damier fassent mention. Dans cette joute, Bleau fut tout simplement merveilleux d'audace, de profondeur et d'ingéniosité. Lui dont le style du plus pur classique ne permettait pas d'espérer beaucoup de sensation, fut la cause de très fortes émotions éprouvées par la foule ce jour-là. Dans la phase médiane et alors que les deux jeux présentaient une parfaite égalité de position, Ottina tenta une faute.

En ce faisant, toutefois, il laissait à son rival l'occasion d'exécuter un coup à dame qui comportait le sacrifice de 3 pions. Une affaire de 7 prend 4 avec une dame entravée dans sa liberté d'action et apparemment pas très dangereuse. La galerie vit le coup et les experts (il y en a dans toutes les sphères) le désavouèrent. Selon eux sa prise représentait pour le preneur un risque qu'il valait mieux ne pas courir. Bleau cependant jugea la question autrement et bravement décida de tableur sur cette combinaison. Après quelques coups on s'aperçut vite que la dame de Bleau n'était pas si moche qu'on l'avait cru tout d'abord et celui qui la trouva gênante fut le champion, lui-même. Le Franco-Italien surpris de voir son rival se lancer dans cette aventure commença à se rendre compte que cette combinaison à dame représentait une arme à deux tranchants. La formation du jeu d'Ottina était telle qu'elle ne lui permettait guère l'organisation rapide d'un crochet. Cette circonstance permettait à l'aspirant de manoeuvrer de telle sorte à dégager la dame et forçait le champion à perdre des temps. Finalement, J.-A. Bleau finit par le truchement du sacrifice d'un 4^e pion à conduire la pièce souveraine dans un patelin ami. La suite amena la défense à sacrifier des pièces à son tour et quelques coups additionnels amenèrent la débâcle totale et finale. Bleau était le nouveau champion du Canada.

(Fin de la 1^{ère} époque)

NDLR: Malheureusement, Deslauriers ne donna pas suite à cette série d'articles racontant ses souvenirs. On imagine qu'il en serait venu à décrire la victoire de Beaugard sur l'Européen Ben Springer en 1923, victoire qui confirmait encore plus la suprématie du Franco-Américain et qui instaurait le titre mondial au jeu 144 cases.

Ensuite, il aurait sans doute raconté la montée du jeune ...Marcel Deslauriers qui remporta coup sur coup 4 tournois de maîtres annuels à partir de 1926 et délogea Léonard Ottina en 1927 comme champion du Canada. Deslauriers représenta alors enfin un adversaire en mesure de tenir tête à Willie Beaugard et le plus grand match de l'histoire du damier canadien eut lieu entre ces deux légendes en 1929. Deslauriers analysa en détail les deux premières parties de ce match remporté par Beaugard, puis dans une moindre mesure la 3^e partie.

En terme de textes similaires aux souvenirs de la première époque, Deslauriers raconta de façon aussi palpitante ses participations (ronde par ronde) aux championnats du monde 1952 et 1956.